6/4/70

ÉDOUARD DUJARDIN

LES HANTISES

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR DES MODERNES

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—

1886

PRÉFACE

Seule vit Notre Ame...
TEODOR DE WYŻEWA.

Seule, l'idée est ; le monde où nous vivons est notre ordinaire création ; et, par fois, nous vivons d'autres idées, d'autres mondes.

Sur les spéciales créations de vie, et les hallucinations de l'idée, et sur quelques hantises, — ces chapitres.

A Monsieur le comte de Villiers de l'Isle-Adam.

I

LE DIABLE HELKÉSIPODE

LE DIABLE HELKÉSIPODE

Le premier volume de l'Essai sur l'histoire des traditions démonologiques depuis l'antiquité jusque nos jours (4 volumes in-8, Paris, 1861-1865, chez Delalourde, éditeur) contenait, avec le titre d'Introduction bibliographique, l'histoire générale de la démonologie et des ouvrages de démonologie ; les trois autres volumes exposaient, par ordre alphabétique, en forme de dictionnaire, l'histoire, spéciale, de chaque tradition ; et cet ouvrage était un monument. Ayant, durant trente années, dans les bibliothèques de Paris, de la province, de l'étranger, dans les musées et les collections, dans les chaumières, et dans les lointains les plus écartés, incessamment cherché des documents, épié les restes des légendes anciennes, suivi les traces démonologiques, flairé chaque piste du Diable, guetté toute ombre démonomaniaque, l'auteur avait, selon les inaltérabes

règles de la méthode scientifique, noté, compilé, marqué, critiqué, comparé, divisé, classé, systématisé ; et, impartialement, gravement, rigoureusement, imperturbablement, il avait dit l'art, puissance et châtiment des démons, selon Sprenger, juge des sorciers à Cologne, l'un des premiers démonographes ; — les terribles, tout puissants et efficaces exorcismes et remèdes pour chasser les mauvais esprits, d'après Mengus (Flagellum Dæmonum) ; — l'imposture et tromperie des diables, devins, enchanteurs, sorciers, noueurs d'aiguillettes, chevilleurs, hiéromanciens, chiromanciens, et autres qui, par telle invocation diabolique, arts magiques et superstitions, abusent le peuple (Pierre Massé, Paris, 1579) ; — les quinze épouvantables crimes des sorciers, énumérés par Bodin, ; — les cérémonies damnables du Sabbat, suivant Scribonius ; — les preuves que le roi Jacques Ier donna de l'abominable commerce qu'ont les sorciers avec le Diable ; — l'Anti-Démon historial, où les sortilèges, larcins, ruses et fraudes du Prince des Ténèbres pour usurper la divinité, sont amplement traités (auctore Jude Sercilier) ; — aussi, d'accord avec le livre de Pierre de Lancre conseiller du roi, l'incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue ;

— pareillement, le tableau des grades divers des démons, selon Ordoric Valmarana; — la description de l'Enfer et état des diables avant le commencement du monde, selon Ant. Rusca; — l'exposé complet, selon Sandras, des fredaines du Diable; — comment usait le comte de Gabalis, évoquant les salamandres, sylphes, gnomes, et ondins; — comment conjurer le Diable et se faire obéir par les esprits; — en fin, toutes sciences enfermées en le Liber Spirituum, en le Grand Grimoire, la Grande Clavicule de Salomon, et la Grande Magie Noire ou Forces Infernales du Grand Agrippa.

Or, l'auteur, — il s'appelait Monsieur Aristide Genius, il était âgé de soixante années, était petit et maigre, avait son crâne très chauve et son dos courbé, il était professeur de linguistique à l'École des Hautes-Études, et de mythologie comparée au Collège de France, il était trois fois docteur, lisait et écrivait sept langages, non compris le maternel, — l'auteur, un jour, confia à sa gouvernante, qu'il s'allait marier.

La nouvelle fut, par la gouvernante de Monsieur Aristide Genius, portée au concierge du Collège de France; aussi tòt, elle s'épandit dans les classes, parmi Messieurs les professeurs; en

suite, elle s'échappa à la Sorbonne, et traversa, en un clin d'œil, la bibliothèque des Hautes-Études; de la Sorbonne, elle se glissa chez l'éditeur Delalourde : puis, elle gagna les bureaux de la Grande Revue; et elle monta vers l'École Normale; en chemin, elle fut appréhendée par le professeur Despointes, qui, du coup, devina, par intuition, mille détails qu'il conterait, avec des gestes, à ses collègues; beaucoup d'autres se lui sont encore rencontrés, et beaucoup se sont faits ses messagers : aussi, quelques heures après l'entrevue du concierge et de la gouvernante, c'était en de délicates allusions, dont, discrètement, on souriait, que transparaissait la nouvelle. L'éditeur Delalourde vendit, ce jour, trois exemplaires de l'Essai.

Pour quoi Monsieur Aristide Genius se mariait? — Toujours il a vécu seul avec sa vieille gouvernante : il désire changer sa vie? — Que vous le connaissez peu !.. lui, désirer un changement !..

— Il s'ennuie, par un hasard? — Mais vous savez que Monsieur Genius ne s'ennuie pas; n'est ce pas lui qui prononça le mot fameux : « Une prison perpétuelle me serait douce, avec les Acta Sanctorum. »

— Il se marie par quelque ambition? — Il

n'a d'autre ambition que de la science; il vit simplement; il méprise les richesses et les honneurs; il a de beaux appointements et des revenus; il est décoré de tous les ordres européens; on lui dit « Maître ».

— C'est un mariage d'amour? — Oh! quelle invraisemblance! Madame est veuve, et n'est que de douze années, moins âgée que Monsieur.

— Impossible supposer quelque obligation secrète: Monsieur Genius n'a plus de famille; il n'eut, en tous ses voyages, aucune aventure. Vous ne pouvez ignorer quelle fut l'innocence de ses mœurs: jamais l'œil de Monsieur Genius ne suivit une direction malsaine; et la vieille gouvernante a pu s'écrier (on le dit): « Trop heureuse Madame Genius! son mari, avec ses soixante ans, lui apportera une âme aussi pure que l'enfant au berceau. »

Pour quoi Monsieur Genius se mariait: pour quoi ce savant homme, ayant la moitié de sa vie vécue en commerce scientifique avec Belzébuth, et Baël, Pursan, Byleth, Paymon, Bélial, Asmoday et Zapon (c'est l'empereur et les sept rois de la monarchie infernale), sans compter leur cour, ducs, princes, marquis, ambassadeurs, ministres, généraux et miliciens (ils ont leurs

noms), — ayant, par les livres, fréquenté au Sabbat et visité le sombre royaume, — en fin, même connaissant, même connaissant intimement les anciens docteurs ès théologie et conseillers du roi démonographes, — et restant calme, tranquille, quiet, bon, raisonnable, heureux, en la préparation d'un cinquième volume, d'un complément à l'Essai ; — pour quoi il se mariait... Monsieur Genius, interrogé, répondit vaguement.

Eh bien, nous qui sommes mieux informés que le concierge du Collège de France, que Messieurs les professeurs, que le sous-bibliothécaire de la Sorbonne, que l'éditeur Delalourde, que le directeur de la Grande Revue, que Monsieur Despointes, nous allons vous apporter la véritable histoire hyménéale du savant homme qui, en ses études, scientifiquement avait eu commerce avec l'empereur et les rois de la monarchie infernale, fréquenté au Sabbat et visité l'Enfer, et même intimement connu les anciens docteurs ès théologie et conseillers du roi démonographes, — sans perdre rien de son calme et de sa raison.

Achevant son dernier voyage de recherches scientifiques, Monsieur Aristide Genius passa, en Normandie, par le village, intéressant à lui, de Saint-Étienne-Lallier : là, il eut l'hospitalité d'un cultivateur. C'était un soir de septembre; huit heures; les jours étaient devenus courts ; le souper fini, on prenait du café. La table était éclairée par deux minces chandelles fumeuses ; assis au haut bout, au milieu des paysans, ayant, ce soir, très bonne humeur, et souriant dans un air grave, Monsieur Genius écoutait encore une fois, les ayant demandées et les dirigeant, le fatras des longues histoires merveilleuses, toujours les mêmes : il se disait que, peut être il trouverait en fin une perle dans cette boue.

Il avait donc, ce soir, très bonne humeur, car dans un air grave il souriait ; pour tant, à la fin du dîner n'ayant trouvé la plus minime perle, il se lassait un peu.

— Il me semble, dit il (raillant légèrement), que je connaissais les histoires que vous venez de conter. Etes vous sûrs, mes amis, que toutes ces aventures soient arrivées à vous et à vos proches ?

On s'écria : — Ah ! Monsieur, nous prenez vous pour des menteurs ?

— Que le ciel m'en préserve !.. C'est donc que les stratagèmes du Diable sont les mêmes aujourd'hui, qu'il y a trois cents ans... Moi, je vous dirai une plus extraordinaire.

Monsieur Genius était, donc, tout à fait gai : il conta quelque histoire d'une lamie, qui, après avoir fait rage, fut chassée par l'évêque, un saint. Monsieur Genius avait lu cette histoire dans le livre de D'Agnany « De Magia et Maleficiis », — à moins que ce ne fût dans le Traité historique des dieux du paganisme par Benjamen Binet

— Et c'est vous qui avez vu cela, demanda quelqu'un ?

— Si vous le voulez ainsi, répondit Monsieur Genius (il plaisantait).

— Monsieur, vous vous moquez de nous ; ce n'est pas bien.

— Mais non, mes amis ; mon histoire a pour garants trois conseillers royaux, deux pères de la Société de Jésus, trois docteurs ès théologie, et l'évêque : elle vaut les vôtres. D'ailleurs, je me garderais d'ébranler votre foi, craignant la malice des mauvais esprits.

— Bien sûr, vous êtes un païen, vous aussi !

Monsieur Genius, ce soir (par un hasard) en veine de badinage, crut devoir reprendre tout

son sérieux pour établir la vérité ; et, avec un geste habituel, portant sa main au revers de sa redingote, très gravement il dit :

— Je ne suis pas un païen ; je respecte les croyances ; mais, ayant passé ma vie à leur étudier, je discerne la vérité de l'erreur : et, faisant la part des croyances nécessaires à l'humanité, je condamne les vaines, risibles et dangereuses superstitions.

Les bons paysans n'étaient pas accoutumés : tout le monde se tut. Ce pendant, on avait bu le café ; la nuit était complète ; le fermier se tourna vers une grande fillette de treize à quatorze ans, assise, courbée, à l'extrémité de la table.

— Petite, va te coucher ; il est temps.

La fillette se dressa, sans se lever. Le fermier répéta l'ordre.

— Je vois ce que c'est, dit la mère ; elle a peur encore. Figurez vous, monsieur, dit elle s'adressant au savant, que cette sotte est peureuse pour se coucher.

— Pardi ! dit un grand gas, avec les belles histoires dont on l'a bercée, pendant le souper !..

Monsieur Genius, qui, peu à peu, avait laissé tomber sa manière doctorale, intervint :

— Ma fille, dites nous ce qui vous effraie.

La fillette se fit prier; on insista; la mère promit l'accompagner dans sa chambre, si elle parlait.

— Oh ! dit l'enfant, ce n'est pas les voleurs ou les revenants... quand je dois entrer au lit, il me semble qu'il y a quelqu'un, un diable, qui va me prendre par mon pied...

— Voilà une idée, s'écriait on !

Et l'enfant expliquait que le soir, toutes les fois qu'ayant déjà une de ses jambes dans le lit, elle allait lever l'autre et se coucher, elle avait cette peur d'avoir son pied saisi par un diable au bas du lit.

Monsieur Genius (toujours d'humeur gaie) ne put se tenir de rire un peu, pérorant plaisamment :

— Admirable trouvaille ! un diable que n'avaient pas découvert les plus subtils démonographes et les plus experts démonomanes ! Votre fille, Monsieur, a vu un démon non encore montré aux humains, un inconnu des six mille six cent soixante six miliciens de l'une des six mille six cent soixante six légions infernales; — et, parlant ainsi, je suis la doctrine qu'enseigne, par son livre de l'Inventaire de la fausse monarchie de Satan, le docte Jean Wierus, surnommé Piscinarius, élève de Cornelius

Agrippa, médecin du duc de Clèves, et mort en 1588; la théorie de Godefroy Meyer qui fait chaque esprit infernal une différente manifestation d'un unique démon, est répréhensible et blâmable en toute bonne démonologie... Mais, certainement, diable lui même ou simple manifestation de Satan, le démon que Mademoiselle n'a pu conjurer, manque aux listes de tous docteurs ès diableries.

On le regardait. Se laissant aller, le savant,— trois fois docteur, — continua (il plaisantait encore) :

— Je tiens le nom de ce nouveau tourmenteur du genre humain. En grec, Messieurs, HELCÒ signifie TIRER, PODA signifie PIED : le diable qui obsède Mademoiselle, et dont je suis parrain, est le DIABLE HELKÉSIPODE.

Quand on se leva de table, Monsieur Genius, satisfait de soi, se promettait narrer l'histoire à ses intimes du Collège de France : — Le Diable Helkésipode !.. vive la démonologie !.. parrain du Diable Helkésipode !..

Et, serrant sa petite taille osseuse dans sa redingote noire, clignant ses yeux sous ses lunettes d'argent, encore doctoral et pédant en ses heures de bonne-hommie, il allait et venait dans la grande salle enfumée, ruminant ses mots, tandis

que, très étonnés, admirant de leur ébahissement de campagnardes mêlé d'un peu de moquerie, ces Normands, le fermier, les hommes de journée, les gas en leurs blouses bleues déteintes, les filles aux hanches équarries, considéraient le monsieur de Paris, qui savait tant de choses, était si maigre, et parlait si bien.

Chacun s'en fut dans sa chambre; on avait préparé pour Monsieur Genius la plus belle de la ferme; on lui donna une chandelle, et on lui dit bon soir. Monsieur Genius mit en ordre deux ou trois notes, rédigea quelques lignes, relut un article du journal des Débats politiques et littéraires, quelques pages de la Grande Revue ; et, comme onze heures sonnaient à l'horloge de bois, il commença se déshabiller.

En somme, bonne journée... Il s'était, certes, un peu ennuyé, durant le souper; mais il avait très belle humeur, et il s'était amusé à l'histoire finale de la fillette et du diable qui la prenait par son pied, le soir, au bord du lit. Cela était très indigne de l'Essai sur l'histoire des traditions démonologiques depuis l'antiquité jusque nos jours; il en riait, ce pendant : les grands esprits admettent de semblables délassements fantaisistes; c'est leurs faiblesses, si l'on veut : il en convenait. Et, tirant son pantalon, Monsieur

Genius répétait, souriant et satisfait : — Le Diable Helkésipode !..parrain du Diable Helkésipode...

S'étant mis une chemise de nuit et ajusté un bonnet de coton, il entrouvrit les draps, et éteignit la chandelle. Le lit était très haut, selon l'usage normand; lentement, — à cause des soixante années, — Monsieur Genius commença par lever sa jambe droite et l'enfonça entre les draps : à ce moment, l'idée lui revint, — le Diable Helkésipode ! et, comme il allait lever son autre jambe, dans l'obscurité, il eut par tout son corps un imperceptible tressaillement, et sentit un froid; il tourna brusquement sa tête, d'un regard inquiet, sur le tapis, en bas du lit, dans l'ombre; et, très vite, — malgré les soixante années, — il leva sa jambe gauche et entra au lit; et, amenant la couverture sur sa tête, il grommela :

— Suis je donc bête !

... Le lendemain, il s'en alla. Le fermier le trouva mal dispos ; en vain la femme s'informa si quelque chose l'avait gêné. La petite vint lui souhaiter bon voyage. Monsieur Genius monta en voiture, avec un adieu brusque.

— Sont ils drôles, ces messieurs savants ! s'écria la fermière. Avez vous vu, les autres ?

s'est il levé de son pied gauche, ce matin?.. lui qui était si gentil hier !

— Des idées, des caprices, des lubies ! dit l'homme. Et tout le monde répéta qu'ils étaient drôles, ces messieurs savants.

Monsieur Genius avait presque terminé son voyage. Il se désira à Paris, chez soi, rue Saint-Jacques. Il ne devait rentrer que le lendemain ; le soir, il arriva dans la petite ville des Andelys, et demanda une chambre à l'Hôtel du Soleil Levant.

La mauvaise humeur n'était pas adoucie : — Parbleu ! s'écria Monsieur Genius, je voudrais bien savoir ce qui me fait maussade ! j'ai réussi de mes recherches ; le temps ne m'a pas contrarié ; je me porte bien ; je devrais être content ; mon voyage aura été excellent... Maudit voyage !..

Et, en fait, l'illustre démonographe ignorait ce qui troublait son caractère.

Tôt il le soupçonna. Car, le soir, durant que, pour se coucher, il s'ôtait ses vêtements, l'idée lui vint, comme la veille, cette fois sans qu'il en rît, — avec un troublement d'inquiétude silencieuse, l'idée lui vint du Diable Helkésipode. — Etait ce raisonnable ! lui, le savant Aristide Genius, l'auteur de l'Essai, l'esprit fort !.. était

ce compréhensible !.. pendant trente ans, il avait étudié aux légendes infernales ; mieux que tout autre, il en savait l'absurdité : le Diable n'avait plus de mystères pour lui ; il s'était joué, pour ainsi parler, avec les horreurs des démonomanies : et, tout à coup, une pareille pensée... Des sottises sont, dont on n'est pas le maître ; mais celle là était trop... — Et, se déshabillant, il ne se sentait pas tranquille : le Diable qui tirait par un pied la fillette de la ferme, hantait son esprit, étrangement.

Il ne souffla point sur la lumière ; et, debout, en chemise, au bord du lit, un peu pâle, il regardait encore au tapis, il explorait le parquet, d'un œil anxieux, voyant il ne savait quelle vague apparence, quelle griffe mystérieuse prête à lui saisir son pied gauche, pendant qu'il lèverait son pied droit... Il eut peur. Et, furieux contre soi, n'y comprenant rien, se demandant s'il tombait en enfance ou devenait fou, rageant, esprit bouleversé, il maudit à ses chères études, à son livre, à toute la démonologie.

Il fut heureux de retrouver le chez soi, ses anciennes habitudes, sa bibliothèque, et la bonne

gouvernante qui, d'une fenêtre, le guettait arrivant. Le dîner était préparé ; pour la circonstance, on avait devancé l'heure réglée. Pendant la soirée, un collègue vint le voir, en des airs mystérieux ; après des préambules, il lui confia que l'Institut Libre des Sciences Sociologiques se proposait lui décerner un prix extraordinaire, pour son grand ouvrage. Monsieur Genius jura ne pas savoir ce que cela voulait dire : d'ailleurs, l'avait on vu solliciter ?.. le collègue fut d'accord qu'on ne savait pas que Monsieur Genius eût sollicité pour quoi que ce fût. Et il montra quelques passages du rapport de la Commission :

... Après les anciens travaux d'histoire et de critique démonologique de Thomas Brown, de Gabriel Naudé, de Hautefeuille et Sauteur, de Pierre Le Brun, de Lenglet-Dufresnoy, de Hauber, de d'Artigny, — et nous ne citons point les auteurs tels que Cicéron, Pline, Aulu-Gelle, Apulée, Lucien, Saint-Gérôme, Eusèbe, Saint-Thomas, et tous les Pères de l'Église, — après les ouvrages modernes de Sckhartshausen, de Harts, de Graham Dalyell, d'Ennemoser, de Soldan, de Parchappe, de Brecher, de Graesse, de Thomas Wright, de Collin de Plancy, — le livre de Monsieur Genius, le plus complet, le plus exact, le plus ordonné, le plus parfait

entre tous..... La plus haute récompense était due à Monsieur Aristide Genius, au persévérant chercheur qui n'avait eu jamais d'autre objet que la vérité, d'autre guide que le fait, d'autre passion que la science..... Magnifique ouvrage qui contribuera, qui chaque jour contribue, qui déjà, on peut le dire, a contribué plus efficacement que toutes œuvres de propagande, à l'émancipation et au progrès de l'esprit humain. ..... Monsieur Aristide Genius sera considéré par la postérité comme un des apôtres les plus illustres de la pensée libre, de la science positive, et de la vérité...

— Vous avez été un peu loin, dit Monsieur Genius, serrant la main de son collègue. Je ne puis accepter d'aussi éclatants éloges. Mais je suis touché par votre bienveillance...

Et, de ces éloges ému véritablement, Monsieur Genius, seul, songea ; alors, une pensée amère à en pleurer envahit son esprit, car il prévoyait que, tout à l'heure, fatalement, l'apôtre de la science, l'apôtre de la vérité, blêmissant d'une crainte enfantine et dérisoire et inavouable et stupide et maîtresse invincible de ses sens, rêvant confusément d'indistinctes formes menaçantes et crochues, dans le silence de la nuit, à la clarté tremblottante des bougies, au bas

du lit en fer, il aurait peur, — dans la solitude glacée de sa chambre de vieux garçon, — se couchant, il aurait peur du Diable Helkésipode.

LES HANTISES

A Mademoiselle Augusta Holmès.

II

LA FUTURE DÉMENCE

LA FUTURE DÉMENCE

Est ce un accident, est ce l'éclosion tardive de germes héréditaires ? — je sens, très clairement et très certainement, que je deviens fou. A vingt-deux ans, — après vingt-deux saines et calmes années, — je deviens fou, et je n'en puis douter.

Pour quoi le vain mystère, qui se devait fatalement dévoiler, de ma jeunesse ? — Il y a huit jours, je ne savais rien de ma mère ; mon père et la mère de mon père m'ont élevé ; et, quand je parlais de la mère que je n'avais jamais vue, on me disait qu'elle était morte, me mettant au monde; et l'on avait des façons de mensonge, que je ne comprenais pas, et qui m'inquiétaient. Mais je croyais que ma mère était morte.

Je connus la tromperie. Mon père reçut une lettre ; j'étais là ; je le vis pâlissant ; et, m'étant approché, d'un coup d'œil je lus : on annonçait à mon père ceci, — que, subitement, sa femme venait de mourir.

J'eus un cri ; — ma mère venait de mourir... hier, donc, elle vivait ; on me le cachait ; qu'avait on fait de ma mère ?... Au même instant, mes yeux allèrent vers l'entête imprimé de la lettre : « Asile d'aliénés, Ville-Evrard... » Ville-Evrard... Asile d'aliénés... elle était folle?..

Mon père me répondit, d'une voix basse, que ma mère avait été folle. Le mal l'avait prise peu après ma naissance ; on avait été forcé à la faire enfermer; on voulait que j'ignorasse le malheur.

Ainsi, ma mère avait été folle, vingt-deux années folle et enfermée, — je l'apprenais maintenant, n'ayant jamais baisé son front, ni souri à son regard, ni montré à son œil maternel le visage de son fils.

Nous partîmes pour Ville-Evrard. Je vis dans son cerceuil le visage de la morte ; je crus reconnaître des traits que j'aurais connus en rêve. Et je pensai que j'étais la chair de la chair, le sang du sang, la vie de la vie de la morte et de la délaissée et de la folle, et que mon âme était née de cette âme, qui venait de mourir.

...Certes, personne n'a douté de la santé de mon esprit ; raison, bon sens, sens pratique furent mes qualités ; pas d'exaltation, pas d'emportements ; je n'étais point sujet à me

frapper d'une idée, point contemplateur; personne ne dira que je n'étais pas un homme comme tous, un de la foule, un quelconque bien ordinaire. D'où vient donc que, de puis huit jours, j'ai la sensation que ma raison s'égare? — La folie est héréditaire, dit on; si j'allais devenir fou?...

Ma mère a été enterrée dans le cimetière de Ville-Evrard; mon père était présent; il me paraissait non malheureux, accablé; on eût dit que sur lui pesait un mauvais souvenir. La nuit suivante, j'ai revu la folle, dans mon esprit: j'étais veillant; mes yeux grand ouverts; et, dans le nocturne silence, je regardais vers un coin de l'obscure chambre: elle était là, comme dans son cercueil, pâle et paupières baissées. J'eus peur; et je fermai mes yeux: je la voyais encore; et je les rouvris: je la voyais encore; elle ouvrit les siens, et me regarda, longuement, et je sentis, comme un vague souffle, son esprit qui passait en mon esprit: son âme descendait en mon âme.

O ma mère, ma mère, ma mère ignorée! as tu laissé, mourante, as tu laissé au fils que tu n'as pas connu, le sombre héritage de ton âme et de ton esprit? ton souffle est il ton legs mortuaire, et le patrimoine qui de toi doit me reve-

nir, après cette chair que tu m'as faite, sera ce ta pensée, ô malheureuse folle? mourante, m'as tu légué, ô mère, ta folie? — lors que je m'endormis, au petit jour, cette idée obsédait cruellement mon cerveau : si la folie était héréditaire, si j'allais devenir fou...

Ainsi fut cette nuit. Le lendemain, j'étais plus calme ; je travaillais, à l'ordinaire ; mais, tout à coup, vers midi, comme je levais mes yeux, je vis, au travers de la fenêtre, derrière les vitres fermées, dans l'espace de la rue, le cercueil ouvert avec la mère couchée, pâle, et paupières closes : je délirais.

Vous voyez que je deviens fou. Car, en fin, voir des choses qui ne sont point, c'est être fou, n'est ce pas? et être poursuivi d'une image, hanté d'une idée, et délirer, n'est ce pas que c'est être fou? — Je voudrais connaître où je suis. — Il y a huit jours, j'étais l'homme le plus calme et sain; j'aurais ainsi été frappé, sans symptôme avant-coureur, tout d'un seul coup?.. peut être que l'hérédité de la folie gisait endormie dans mes nerfs, — jusque l'éveillement.

Tantôt nous étions à table; ma mère était absente; et de mon père la figure devenait sinistre, l'œil se fixait, diaboliquement moqueur;

le mal couvait son front ; et il regardait par des yeux méchants et pleins de crimes. Alors, j'eus l'idée de prendre mon couteau, et de frapper, en plein, ce visage maudit de mon père. Et je tendais ma main, lentement, vers le manche...

Oh ! tout serait achevé ; je n'aurai plus de pensée ; je ne serais plus un homme ; je serai l'irresponsable, le sans jugement, et le sans volonté ; et je deviens cet être, puis que j'ai, veillant, de ces hallucinations, et puis que des desseins monstrueux vont en ma tête : il faudra m'enfermer, ainsi que la triste mère.

Que je me trompe, dites, prouvez, assurez... — Sentir le mal prendre son être, sentir sa raison tomber proie de l'erreur, et se suivre perdre l'esprit ; avoir la conscience de soi, devenir fou et le connaître ; voir l'abîme en bas, et voir le ciel en haut ; être sur la surface penchée ; descendre, et lutter, s'accrochant aux herbes et aux pointes de rocs ; et glisser, s'enfoncer, se fondre, s'engloutir, avec la conscience certaine de sa ruine : — pour quoi la folie ne me saisit elle point, invisible ennemie ? pour quoi pas assez fou pour ignorer que je suis fou ?.. car c'est une anxiété, une horreur de vertige, assister à l'effondrement de son cerveau, et contempler, spectateur sans action, acteur impuissant à vou-

loir, effarément, l'interminable drame de sa pensée qui, peu à peu, choit. — Être conscient, voilà le supplice.

Que je me trompe, qui me dira ?.. j'ai raison : en ceci, j'ai raison, que je sais que je perds ma raison ; je ne m'abuse pas, me voyant devenir un jouet de l'illusion ; ma dernière vraie sensation est la sensation de mon hallucination ; ma seule connaissance est la connaissance de ma folie, — par ce que je deviens fou, en pleine conscience.

A Monsieur A. Lascoux

III

LA DÉMENCE PASSÉE

LA DÉMENCE PASSÉE

Oui ; mais une question est, qui gâte ce bonheur. Oui, je suis guéri ; mes médecins me l'ont affirmé ; mes amis tous m'en marquent leurs joies ; moi, je sais mon esprit assuré ; je suis guéri ; j'étais fou, je ne le suis plus ; mais cette question est : où suis je de ma vie ?

Oh ! terrible passé où se sont embrouillés les jours mensongers de démence et les véridiques jours de la raison ! Entre ces crises de folie que je ne croyais pas, et les saines accalmies que, tremblant, je soupçonnais trompeuses, comment, en ma mémoire, faire le juste partage ? quand était ce l'erreur, quand la vérité ? quand étais je fou, et quand ne l'étais je pas ? les quels mes jours malades, et les quels non ? quoi fut vrai, quoi fut faux ? des souvenirs de ma vie, quels ceux, faux, que je dois rejeter, quels ceux, vrais, garder ? — je me demande en vain : — où suis je de ma vie ?

...Ma jeunesse fut calme : alors je n'étais pas encore fou... Mais si ce calme avait été une duperie ?.. Cet amour, jadis, était réel ; ces souffrances, ces joies, ces terreurs, réelles... Pour tant, j'en ai revu, des féminines images, et j'ai souffert des tourments amoureux, qui étaient hallucinations : je les voyais, ces images menteuses, et je les souffrais, ces souffrances... Oh ! qui sait si les premières ne furent pas hallucinations ; qui sait si les autres n'auraient pas été véritables ? Tout fut également senti, vécu également, de ma chair et de mcn cerveau ; alors, comment, aujourd'hui que je suis guéri, démêlerai je la vérité du mensonge en mon existence ?

Un jour, — j'avais peut être vingt ans, — je vis une femme qui était belle, et dont l'œil était bon, et je l'aimai. Je lui parlai ; je lui dis qu'elle était aimée. C'était dans une chambre assombrie par des rideaux sourds, ennuagée de vapeurs où nageaient des haleines chaudes. Et elle s'affaissa dans mes bras, languissamment ; mienne elle fut ; et nos amours durèrent, éternellement heureuses ! encore sur mes lèvres j'ai le parfum de son baiser, et, dans mon âme, le parfum de son sourire ; car elle s'en est allée, m'aimant ; et elle a passé de la couche amoureuse en la couche de mort, souriante, belle, et bonne.

Un jour, — peut être que j'avais vingt ans, — je vis cette femme, belle, et dont l'œil était bon ; j'allai pour lui parler ; et, dans la chambre — sombre, vaporée et chaude — où je lui dis comme elle était aimée, je me rappelle, très bien, son rire méchamment moqueur, et la railleuse voix ; et encore j'ai dans mes yeux, j'ai dans mon cœur la vision de la femme sans âme.

Cette femme ci est la même que celle là ; la même femme est, que je me rappelle tendre, et que cruelle ; et je la vois comme ceci, clairement, et comme cela, aussi clairement. Or, si l'une fut hallucination, l'autre réalité, — quand les souvenirs sont indistinctement pareils, comment connaîtrai je ce qui fut, de ce qui ne fut pas ?

Il faudra chercher de matérielles preuves : que sais je ? des informations... comment j'ai vécu, de moi je ne dois pas croire ; où fut ma vie, ce que j'ai agi, ce que j'ai aimé, ce que j'ai souffert, ce que je fus, à moi je ne dois pas consulter ; les visions de la folie et de la santé se mélangent dans mon esprit ; je ne suis pas un témoin digne de foi ; il faut d'autres enseignements ; et, comme pour apprendre l'histoire d'un César quelque, j'irai, moi, étudier à l'histoire de moi, en des documents et en la mémoire des autres !

LA DÉMENCE PASSÉE

O conscience, conscience de moi!.. pour quoi, si, dans le passé, je ne puis séparer la sensation vraie et la sensation fausse, pour quoi ne suis je pas resté fou, ou pour quoi me rappelé je que l'ai été ?

Oui ; je suis guéri ; oui ; mais je souffre une inexpiable angoisse, par ce que j'ai vécu, étant fou, des jours troublés et mensongers; et, puis que, conscient d'avoir été fou et d'être guéri, je dois demeurer en l'incertitude inéclairable du mien passé, — que m'importe, pour le calme de mon présent, — homme misérable, — si, maintenant, je ne suis plus fou !

A Monsieur Catulle Mendès.

IV

LES PAROLES D'AMOUR

LES PAROLES D'AMOUR

Ils marchaient, les deux, dans la rue écartée et presque déserte de la ville, où l'ombre d'un soir estival descendait; — lentement, dans la rue assombrie, que traversaient de rares passants, indifférents ou affairés ; — enlacément, se regardant l'un l'autre, et songeant, tandis qu'il lui murmurait des paroles d'amour.

— Oh! le jour où elle lui était, parmi le vulgaire luxe du théâtre, apparue !... Lui, poète, sourd aux banales harmonies, distrait et pensif, ô visionnaire! tout à coup, il la vit, immobile, à côté de ses sœurs, devant son père, simple et douce, la radieuse enfant que gardaient son nom vénéré, sa richesse et sa virginité. — Oh ! les longs jours d'amour sans espérances, les attentes sous la croisée fermée, les écœurements des rencontres sans regards !... Des mois, il l'avait suivie, très loin, épiant ses yeux. — Oh!

le soir, où traversant la place, tremblante et souriante, rose, elle avait passé près lui, si que ses blonds cheveux éparpillés avaient brûlé ses paupières... Elle l'avait marqué, ce jeune homme, qui, chaque jour, glissait en son soleil; et, sans doute, son enfantine curiosité de dix-huit ans se demandait, secrètement, quel était ce pâle rêveur; et sans doute qu'elle en souriait, doucement... Et, toujours, il voulait oser, n'osant jamais : il avait essayé parler au père : vaines visions!.. affolé d'amour, il s'était approché vers elle, timide, guettant une heure propice, et se retirait, ne tendait pas la lettre préparée, la suppliante lettre pour un mot de compassion... Or, quand il eut osé ; quand elle, par l'irréfléchie pitié de son juvénile cœur féminin, fut venue en le jardin isolé ; quand, sur le banc ombré, il eut pris ses doigts entre ses mains ; quand elle eut écouté ce jeune homme, — elle était tombée, palpitante, sur sa bouche, ayant entendu les paroles d'amour.

Oh! les paroles d'amour, les tout puissantes paroles d'amour! que sont toutes les séductions, au prix de celles des paroles d'amour! Vous aimiez: et vous passiez, non aperçu; votre intime amour, dans l'attente d'un regard, veil-

lait, solitairement, en votre âme ; votre pensée ne s'envolait pas jusque le cœur de l'aimée ; et les flammes de vos désirs, pâles, se noyaient dans les transparences de ses yeux clairs. Parlez! les paroles troublent la chair de femme comme un fantastique tourbillon, et la bouleversent, en ses subtiles fibres. Les paroles d'amour sont les mystérieuses invulnérables armes de l'amant.

Elle l'ignorante, ayant une fois écouté, rêveuse ainsi que l'on contemple les splendeurs d'un monde très nouveau, les ardentes paroles qui des masculines lèvres s'exaltaient avides de ses oreilles, — elle s'était, toute, prise à ces mirages, comme un enfant à des fantasmagories. Et, maintenant, elle marchait, pressée entre ses mains, lui donnant une heure, quelques minutes, de chaque jour, et ne vivant qu'en cet instant d'amour et pour cet instant. Elle trouvait, grâce aux mille ressources de son esprit de femme, des prétextes pour quitter la maison paternelle, avec sa gouvernante, rigide et sévère Anglaise, qui distamment suivait, muette confidente ; et, chaque fois, ils allaient, dans l'ombre des jardins publics, sous les arbres des boulevards déserts, — elle, ivre de volupté sereine, confiante et respectée ; lui, perdu aux infinités de ses son-

geries, oubliant dans les chastes caresses de ses cheveux, transfiguré.

— Restons, murmurait il, si doucement que sa voix flottait en les bruissements des feuillages du soir, — restons ainsi : dans ce regard de nos yeux; mêlons nos mains; ensemble, nous sommes ensemble ; je ne respire plus en ma bouche que votre haleine, et je me noie en votre étreinte, et je me sens effacé confusément, et mon âme, pendant votre embrassement, s'étend jusque les étoiles adorables du ciel. O ma vierge sans tache ; ma douce belle femme, vous l'êtes ; je vous aime, et tu m'aimes, et vous êtes ma chose et ma pensée.

... A chaque des paroles elle tressaillait, et de longs frémissements erraient de sa naissante gorge aux fins muscles de ses doigts ; elle s'affaissait, alanguie, exténuée, dans ses bras, enfiévrée par les mots enchanteurs ; elle se pâmait, éperdue d'amour, sur sa poitrine, comme si des lèvres du jeune amant tombait un suc, un parfum, une vapeur languide et mortelle, comme si une ivresse triomphante invincible, sur-naturelle, vaguement, en son cœur de femme expirait des paroles d'amour.

A Monsieur Stéphane Mallarmé

V

LE DHARANA

LE DHARANA

« C'est l'opération de l'esprit appelée Dharana : l'esprit s'émancipant du monde, se fixe en la méditation de Vischnú ; alors l'esprit saisit une forme sensible de Vischnú ; et, comme un feu flambant au vent embrase une herbe drue, ainsi Vischnú, sis sur son cœur, consume le Voyant. »

Un voyant fut Alexis Pranne, le Magicien.

Alexis Pranne, ayant eu son esprit fixé incessamment en la méditation d'une idée, vit, un jour, son idéal Vischnú.

La Magie. — Il ne faut rien dédaigner ; il ne faut rire de rien : il faut tout contempler : la science vit au dehors du temps et du lieu : les chercheurs sont de tous les âges ; la vérité se cache à quiconque ne la désire pas d'un amour

grave, libre, et superbe : l'austère vérité n'aime guère les moqueurs. Étudiez aux choses. — Étudiez aux choses, car éternellement le verbe demeure. La sagesse n'est pas née hier ; et, pour un raisonnable siècle, le nôtre, vingt et trente siècles n'ont pas pu être d'ignorance et de folie. Considérez la suite des races et des empires ; les peuples et les savants ; ces trente siècles d'histoire savante et populaire : songez de l'histoire humaine : tout ne peut pas avoir été vain ; et tout n'est pas faux, de ce qui a toujours été. Méditez à ce qui a été ; étudiez aux choses : respectueusement étudiez ; et voyez.

Voyez quelle fut la pensée des temps : les savants pensent et le peuple rêve ; et les pensées de ceux là sont l'image des rêves ci ; or, les foules rêvèrent et les sages dirent une chose ; parmi l'histoire humaine, une croyance ; sous les figures diverses les religions sont les mêmes, et les mêmes, les philosophies ; tous les pays, en tous âges, sont éclairés par les reflets d'une lumière ; une vérité est. Asuras, principes des choses ; dêvas, habitants du lointain Sansara ; Izeds et Ferouers ; Bel et Sin ; anges serviteurs de Jéhova et démons serviteurs de Samael ; Zeus et son cortège de dieux ; l'infinité des puissances latines ; les

vagues esprits teneurs des roches scandinaves; les mystérieuses existences, mondes, émanations de l'Être, qui s'étendent, génies, au dessus, au tour, au dessous de l'homme, régions illimitées, furent la croyance des sauvages fétichistes du Nil, et des sages qui cultivaient les Muses du Piérus. Et Jésus enseignait conjurer les mauvais esprits, satisfaire aux bons; et, comme le Haoma qui donnait, chaque jour, à ses fidèles sa chair en nourriture, Christ, il offrit son corps et son sang aux hommes en holocauste. Puis, ces grandioses poussées, les métaphysiques divagations des premières hérésies, aux bords de la foi nouvelle; la théurgie d'Alexandrie, dernière et plus sublime fleur au vieux tronc des religions antiques; le christianisme levé sur les débris des cultes disparus; et, de l'amagalme bouillant des doctrines universelles, au Moyen Age, les sommes de philosophie inquiètes, monstrueusement, des agents spirituels.

L'homme vit entre des esprits invisibles, causes des phénomènes visibles : la croyance humaine est celle là : Alexis Pranne la crut.

L'homme est à soi le milieu d'une chaîne ; la nature ne lui est pas une œuvre inachevée, ni ne se termine à l'homme, ni ne vole de l'homme

au dieu ; mais l'homme est le milieu, par ce que, dans la nature une et infinie, parmi l'infinité des manifestations de la substance une, entre l'éternel engloutissement des existences de l'essence, — reflet du tout, l'homme est à l'homme le point admirable où se touchent les deux modes à lui sensibles, les deux manifestations qu'il tient en soi de l'infiniment manifesté, — la matière et l'esprit. Donc, en ce monde des réalités nôtres, deux apparences d'être sont, que l'homme unit souverainement ; et quelque chose est au dessous de l'homme, la matière, et quelque chose au dessus, l'esprit : en bas, l'objet inerte, puis l'animal, où la pensée est embryonnée : alors se dresse l'homme, et, terme aux corps, corps et esprit, il est départ aux esprits : et plus haut est l'esprit vague, et l'être serein, et l'esprit pur. Suite illimitée d'êtres, en bas par nos sens nous les voyons : en haut la pensée les voit : le corps voit le corps ; et la pensée verra le fantôme qui commence à la spirituelle chaîne, obsédant l'âme humaine de ses immatérielles ailes, et l'esprit à forme impondérable, et l'esprit subtilisé, et les spiritualités toutes, qui planent au dehors de l'espace, à l'entour de l'esprit humain, que la matière et le lieu enferment. L'esprit connaît

l'esprit ; l'esprit peut parler à l'esprit ; l'esprit commande à l'esprit. Ces êtres qui vivent sans figure, au dessus de nos fronts, peuvent être contraints et soumis; puis que le bras d'un homme peut forcer l'obéissance de la matière, l'esprit d'un homme, semblablement, peut forcer l'obéissance des esprits fantastiques; ils seront dominés par la volonté puissante, ils s'inclineront, et je les aurai en mon servage, si ma pensée sait le verbe impérieux et magistral: la matérielle nature et la spirituelle, les deux, sont ouvertes au vouloir de l'homme.

Donc n'est pas vaine la vieille science, cette première et universelle, la sublimée science qui embrasse et contient toutes autres, et les a engendrées, l'éternelle science magique.

Sa mère n'avait pas été connue d'Alexis Pranne, étant morte le mettant au monde. Elle était le dernier enfant d'anciennes familles nobles de la Franche-Comté, disparaissantes races, graves et méditatives: extrême survivante aux générations d'autres fois, elle avait été une frêle jeune femme rêveuse, — blanche et triste, — et que l'on disait très belle.

Alexis Pranne fut élevé dans un solitaire château, patrimonial, de la Franche-Comté; sauvagement, presque; il ignora les joies bruyantes des premières années: une sérieuse pensivité grandissait en son front, comme un antique legs, héréditaire; et l'enfant, des journées, demeurait seul, parmi les plaines vides, tandis que son père songeait, irremédiablement taciturne, sous les voûtes des grandes salles. Vers sa dixième année, Alexis Pranne, ayant vécu dans l'insouciance de la mère qu'il n'avait jamais vue, eut la pensée de cette mère évanouie : un jour, il trouva, par un hasard, entre deux feuillets d'un livre, un portrait d'une jeune femme; son père lui dit : « C'est ta mère... » le livre était une Bible ; l'enfant lut des lignes; et l'enfant, ayant lu, tenant le livre entre ses mains, regardait le pâle portrait, qui le regardait. Il commença rêver des choses que l'on voit, et de celles que l'on ne voit point.

De bonne heure, il avait montré pour l'étude un goût exclusif; peu à peu, il s'y passionna ; il ne jouait pas; il n'aima aucun amusement; on ne le voyait point rire ; rien que l'étude; tôt fut un travail acharné, sans distraction; jamais il ne s'était mêlé au monde; un jour, en sa quarantième année, il se retira dans son château de

la Franche-Comté ; il n'en sortirait pas; il y vivrait seul, achevant son œuvre.

L'esprit doit répondre à l'esprit évocateur. Donc, aucun livre, où il n'ait lu ; il avait appris tous les langages, pour lire en tous les livres ; et il connaissait les histoires, les religions, et les philosophies; il étudia à toutes les sciences, et rien de ce qui est humain ne lui fut étranger; il sut ce qu'un homme peut savoir ; l'expérience des générations humaines fut en lui réunie, et il tint dans sa main les connaissances ; il posséda les lois fixes des choses ; — et les magies orientale, hébraïque, arabe, et du Moyen Age lui furent ouvertes : il vit les cérémonies des églises de toutes les terres. Toutes les sciences modernes sont familières au Magicien, — et il garde encore les formules des alchimistes, les signes des nécromanciens, les lithanies des exorcistes. Il suit les récentes découvertes des astronomes, il lit au ciel comme Leverrier les mouvements des astres ; — et les mystères astrologiques lui sont dévoilés. Il a refait les expériences de Claude Bernard, de Berthollet et de Pasteur, — et il a remué les philtres des sorciers, fondu les métaux, mélangé les sucs des plantes et tous les venins des serpents, et fait jaillir, comme des âmes, les étin-

celles des pierres. Il a connu les vies physiologiques; — et les grouillements des inspirations. La nature : — et le monde démoniaque. Il s'est élevé aux arcanes des psychologies humaines : — et il a répété la terreur des invocations mentales. Tout; et, dans la funèbre solitude de son laboratoire, parmi l'impénétrable silence des nocturnes veilles, il refit tout : voyant poindre peu à peu, au travers des nuits assidues, possible, puis probable, puis assurée, voyant poindre et se dresser devant lui, lentement, toujours plus proche, la loi de l'évocation sur-naturelle, il suivit, du commencement, l'entière chaîne de la Magie universelle ; une à une, il redit chaque formule, et refondit chaque mélange, et, dans l'ordre sublime de ses conjurations, il roula, de puis l'alpha jusque l'ôméga, l'immense suite de la prière qui est commandement. Et, apparaissant de la dernière combinaison, le mot fatal, le geste fatal, l'inconnue sombre de la pensée luira, évocateur. Donc, il aura trouvé : Magicien, il le serait : l'esprit lui obéira.

Et Alexis Pranne murmura ces mots :

— O pitoyables hommes, de vos ambitions ! chairs où la pensée étouffée râle ! vous, argents, puissances, amours : moi — demain — le verbe. Vous, riches ; vous, adorés; vous, embrassés de

femmes : j'abandonne mes richesses, je vis solitaire, je n'ai pas su la femme ; vierge à vos joies et vos désirs, oh ! vif de l'unique vision spirituelle, j'aurai — demain — devant moi — mon rêvé fait réel : l'ésuscité fantôme.

Ainsi disait Alexis Pranne : et, grave, austère, grand et mince, tête droite, très brun, pâles joues rasées, cheveux courts, sourcils larges saillants, yeux profonds et noirs, hautain superbement du regard fixe et du regard vague d'un dédaigneur et d'un visionnaire, il avait absolument, — quand à quarante ans il se retira conclure ses travaux dans la solitude des isolements derniers, — il avait l'obsession de l'idée marquée sur sa figure, comme en son âme.

Un soir, Alexis Pranne avait veillé ; et toute la nuit, comme tout le jour, fut au travail opiniâtre : — le terme approchait.

Dans ses yeux cerclés de noir, l'inquiétude croissait d'une immense attente ; son esprit, surexcité, embrassait en une minute des infinités pensées ; et le souffle des magiques siècles comme soufflait dans sa poitrine.

L'aube allait paraître, à l'horizon ; mais, dans

le laboratoire, derrière les épais rideaux des fenêtres, à l'ombre des grimoires et des cornues, était ce un jour et une nuit? La pâle lampe d'huile suspendue au plafond jetait aux choses des reflets grisâtres.

Le terme approchait. — L'idée allait être œuvre. Et il songeait à ses espoirs, il songeait à la page jadis ouverte de la très divine Mercaba en face du maternel portrait, — tandis que sa main feuilletait les derniers volumes, et traçait des signes sur les murs. — Oh! comme il l'avait toujours eue, vivante, ardente, la certitude de la chose! Oh! dans cet achèvement, quelle angoisse et quelle joie!... Et son être va s'exaltant, — ce pendant que le terme approchait, — Magicien, d'avoir l'esprit, — à sa voix souveraine, le monde sur-humain, — devant sa volonté reine, l'esprit, fantôme immatériel, manifeste...

Les lignes se joignirent ; le triangle mystique se ferma, circonscrit au cercle : visibles dans l'enchevêtrement des signes, les lettres, expressives de la Pensée, luisaient... Des vapeurs âcres, en verdâtres bouffées, flottaient parmi le grand silence nocturne, avec un crépitement faible... N'ayant plus qu'à monter en la Pensée, il s'arrêta, un instant, et, avant achever l'acte, durant une seconde de rêve, il demeura légè-

rement appuyé au mur, — sous l'épouvante de la chose qu'il allait faire : — toute sa vie, toute la vie de tout l'univers dans son âme venait.

En ce moment, au dehors, l'aube naissait, virginalement parfumée, au sommet des arbres verts d'avril : lointainement, la ligne du chemin de fer se dessinait, entre les rangées d'arbustes; et le train de nuit de Paris à Belfort grandissait... Dans la petite gare une troupe de chasseurs descendit; ils arrivaient, à l'improviste, gais, ayant projeté qu'ils surprendraient Alexis Pranne, un ami qui les oubliait, et dépeupleraient ses forêts... Ils se pressaient, avec des cris de dormeurs éveillés, se comptaient, s'interpellaient; saisis par l'air matinal, ils riaient, à l'avance, de l'étonnement du beau ténébreux; ils humaient les brises du printemps, et, joyeux, considéraient les blancheurs roses de l'aurore.

Et dans la nuit, la nuit des mélanges aromatiques, des fumants creusets et des grimoires entrebaillés, dans la nuit mornement lunaire, et dans le silence faiblement troublé par un faible crépitement, par la terreur prodigieuse des préparations magiques, le Magicien, très pâle à l'œil flamboyant, très fiévreux aux paupières ternes, debout s'était dressé, regardant en face,

dans le vide de l'ombre, et il s'avança, d'un pas : de sa main gauche, il touchait un biblique livre, où des mots étaient entourés d'une ligne : «... je vis des visions... » de son pouce, il effleurait le portrait d'une jeune femme rêveuse, — blanche et triste, — et très belle ; et, dans son esprit haussé par la puissance des volontés, obstinément fixe, il pensa la pensée d'évocation.

Alors ses courts cheveux noirs devenus plus blancs que la neige des monts se hérissèrent sur sa tête ; ses yeux sortirent de leurs orbites effroyablement dilatés, et sa poitrine sans souffle se renversa ; son ventre se résserra ; sa gorge soudain sécha ; son cœur cessa battre, et son esprit se pétrifia, — minute qui fut un million de siècles, hors le temps ! Car si, plus tard, forçant la porte, on trouva , au près du mur, un corps vivant mais sans pensée, un être inerte et sans vouloir, c'est qu'il avait eu cette hallucination : — en ce moment là, tenant, immobile, son regard en la profondeur vide de l'espace, tout à coup il vit, il vit de ses yeux, devant lui, présent, réel, sans erreur, sans illusion, il vit en effet, distinctement, clairement, certainement, quelque chose, une ombre, un fantôme, un esprit sans forme mais sensible, sans couleur mais apparent, un spectre debout, et qui le regardait.

A Mademoiselle Rachilde.

VI

HISTOIRE D'UNE JOURNÉE

HISTOIRE D'UNE JOURNÉE

Monsieur Maurice Dupont se lève entre sept et huit heures, et ne se demande pas ce qu'il fera durant la journée, le sachant très bien par avance. Monsieur Maurice Dupont, âgé de vingt-trois ans, est étudiant en droit, avec une pension paternelle de cent francs par mois, — et second clerc d'avoué avec les appointements, par mois, de cent quinze francs ; et il est, quoique d'Isigny, très Parisien. M. Maurice Dupont est né pour briller en les splendeurs du royaume de la gomme, et apparaître, tour à tour, pschutt, vlan, tschock, et grelotteux, suprêmement : il ne peut échapper à sa nécessaire vocation ; — et M. Maurice Dupont, fils de bons marchands de province, est étudiant, clerc d'avoué, ayant deux cent quinze francs de revenus mensuels : il ne peut se livrer à sa vocation.

Or, le père Dupont avait gagné, à Isigny, quelques mille livres de rente, par les commerces du

beurre. Il n'avait qu'un fils; on l'envoya au collège ; il eut tous les prix ; on connut, par là, qu'il serait un grand homme. Jamais ne fut en question le mettre aussi dans les beurres ; on repoussa, tôt, la pensée de lui donner un métier mercantile : le jeune Maurice se montrait fier, — les parents comprenaient cela. En fin, ne lui voyant aucun goût professionnel, on le conduisit jusque le baccalauréat, et l'on parla des carrières libérales : Maurice Dupont déclara qu'il voulait bien être avocat.

On l'avait mené à Paris, quatre fois, — récompenses pour ses succès. Il désira faire à Paris son droit; étudier à Caen ou à Rennes lui répugnait. Mais il dut, d'abord, subir le volontariat : il fut envoyé à Courbevoie; il allait souvent à Paris, et connut les monuments de Paris. Mais la caserne l'écœurait; il devint plus fier. A la fin de l'automne, il revenait à Isigny, et préparait son départ définitif. Un matin de novembre, emportant deux malles de vêtements et une caisse de livres, ayant embrassé et discrètement réconforté son père, il remonta en wagon, avec sa mère qui devait elle même l'installer.

Comme on ne voulait pas du garni, on loua, dans une petite rue du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, une chambre au sixième étage sur

la cour, au prix de cent vingt cinq francs par an. Quelques vieux meubles furent envoyés d'Isigny; quelques, achetés d'occasion. La maman partit; le jeune homme se mit au travail. L'été suivant, il passa ses examens de fin d'année, heureusement. Il était entré chez un avoué. Ce pendant, ayant un génie sociable, il avait lié commerce avec quelques camarades de l'École de Droit. Maurice Dupont était fier, et il était prudent: il choisit, pour amis, des jeunes gens point riches, point pauvres, et ayant de la tenue. Alors, par leur fréquentation, puis, par les lectures, par les promenades, sur tout par le théâtre, peu à peu, durant ces premières années, il apprit connaître ce qu'était la vie de Paris, et, peu à peu, il s'était familiarisé à l'élégance et la mode, — façons de parler, d'agir, de s'habiller, et de penser ; et il s'était initié au chic.

Donc, — puis qu'il faut conter une journée de sa vie, — Monsieur Maurice Dupont, qui de puis deux ans et demi est à Paris, et qui après quelques mois sera avocat, Monsieur Maurice Dupont se lève entre sept et huit heures. La toilette dure pendant trois quarts d'heure: le souci de la toilette tient la moitié des pensées de Monsieur Maurice Dupont; sa maxime est celle ci : l'habit fait le moine. — Il est presque

petit, mais il est, de sa personne, assez bien fait; il est très maigre, dont il s'applaudit; il a le bonheur d'avoir délicates ses mains; ses cheveux, courts, sont très noirs; et il porte une fine moustache, très noire; les yeux ne sont pas grands, et leur couleur est vague, mais ils sont profonds, et les cils sont fort longs; le nez est mince, et la bouche ordinaire, avec des lèvres minces, cachet aristocratique; en fin, il est myope, suffisamment pour user d'un lorgnon, sans en avoir besoin. Il se fait habiller par un bon tailleur de la rue de Richelieu, qui, dans ses discours, devient un grand tailleur; et son bottier a trois clients au Jockey-Club.

Tous les jours de la semaine sont dignes de la même élégance: vers huit heures et demie, il descend les six étages, absolument correct et fashionnable, serré dans sa jaquette très étroite, balançant, sans affectation, un jonc à pommeau doré. Les voisins, des ouvriers et des petits employés, et la concierge chuchotent à son passage, tandis que, en l'air détaché et ennuyé qui est le suprême bon ton, il se dirige vers l'étude, faubourg Saint-Honoré.

Et, traversant les rues sans aucunement crotter ses bottines à bouts pointus et à larges talons, il songeait qu'assurément on se demanderait

quel était ce gentleman en excursion matinale... cet habillement ne lui seyait pas mal... mais que c'était dur ! encore cinq francs quatre-vingt-cinq de blanchissage en cette semaine : le blanchissage le tuait... bah ! il savait comment se rattraper... Un fer à cheval était nécessaire sur son plastron : les sportsmen commençaient en avoir...

Et il arrivait faubourg Saint-Honoré, à l'étude : — Quartier chic... puis qu'il ne pouvait s'offrir le convenable appartement, mieux valait garder le pauvre sixième : il n'y recevait personne ; il donnait l'adresse de l'étude... elle avait grand air, cette étude... parmi ses clients, des gens du plus high life... second clerc ! — mais les plus lancés jeunes hommes font leur droit ; c'est la profession de ceux qui n'en ont pas... être clerc d'avoué, c'est un stage obligatoire à quiconque s'occupe de droit un peu sérieusement... on peut s'occuper de droit sérieusement; cela est accepté... en somme, rien que d'avouable.

De neuf heures à onze heures et demie, il restait, généralement, à l'étude ; quelques fois, il sortait, pour des affaires ; alors, un toujours pareil embarras : le dossier qu'il devait porter, serait il ou ne serait il pas caché en le par-des-

sus?... c'était des prodiges d'habileté à fin qu'il allât allègrement, tenant, de sa main droite, le jonc à pommeau doré, et de sa gauche, le pardessus avec le dossier invisible. Et, pendant la marche, Maurice Dupont songeait à ceci : quel on le croirait bien... On le voyait, presque toujours, à pied ; jamais en fiacre ; il avait l'horreur du fiacre ; il disait : — l'on va à pied, ou l'on va en grande remise ; — il acceptait le chemin de fer de ceinture et de banlieue ; on l'aperçut sur l'impériale d'un tramway, debout, négligemmemt appuyé à la balustrade ; et, ayant là montré d'admirables ignorances, il disait qu'on peut bien aller, mais non assis, en l'impériale d'un tramway : là il avait vu plusieurs gentlemen ; cela se faisait, cette année.

A onze heures et demie, déjeuner à l'étude ; c'était l'heure pénible de la journée. L'avoué doit fournir à ses clercs le pain et le vin ; ceux ci font prendre, au bouillon voisin, le déjeuner ; et l'on mangeait, ensemble, dans une salle de l'étude. Maurice avait sans cesse, l'inquiétude d'être par il ne savait qui, surpris en ce déjeuner différent à ceux de la Maison d'Or. Le repas lui était court ; pendant que les autres clercs causaient, bruyamment, et prenaient des loisirs, lui, inaltérablement correct, parlait peu, et se

hâtait ; parmi ces jeunes clercs, un, le premier, au quel il fréquentait, un autre au quel on se pouvait encore rencontrer, et un troisième présentable, à l'extrême rigueur ; quant au reste, on osait à peine les saluer, dans la rue. Pour justifier la rapidité de son repas, Maurice avait le prétexte d'un cours. Le cours terminé, il s'en revenait, lentement, à l'étude; il n'entrait point dans un café: l'heure n'était pas, où l'on doit être vu dans un café ; et il ne s'admettait pas d'inutiles dépenses.

L'après-midi à l'étude; là, des amis, par fois, le venaient voir ; les trois ou quatre camarades de l'École, élégants, point riches et point pauvres; quelques autres : un jeune peintre, qui lui faisait des anxiétés : déjà connu, seconde médaille au dernier Salon, avec des relations artistiques et aussi des mondaines, serviable garçon et d'un agréable commerce, ce précieux ami en sa tenue sentait, fortement, le bohême. Maurice avait tâché à l'amener à des mœurs convenantes; peine perdue ; il ne lui demandait, pour tant, que de la correction... Et, partagé entre le désir de continuer une plaisante et utile amitié, et l'ennui d'être vu avec une personne qui se négligeait, Maurice Dupont comparait, obligeamment, son embarras à celui d'un prince donnant son bras à la fille, qu'il

épouse et qu'il aime, du boulanger milliardaire.

En fin, à cinq heures, commençait la meilleure part de la journée; ayant fait brosser ses bottines par le concierge de l'étude, Maurice descendait, et, inévitablement, à moins de très mauvais temps, il se dirigeait vers le boulevard. D'abord, un quart d'heure de promenade vague; Maurice savait marcher comme parfait dandy : en sa tournure était du dédain, de l'ennui, de la nonchalance, de l'afféterie,de la morgue, de la politesse, de l'aisance, de la raideur, de l'humour, de la correction, et de l'impertinence. Puis, il s'arrêtait à quelque grand café; la terrasse de Tortoni, préférablement; et, pendant une demie heure, il l'ornait. Non qu'il connût aucun des habitués; il aurait voulu essayer s'approcher à quelques gommeux; mais, sentant légère sa bourse, prudemment il n'osait; et, sur la terrasse à la mode, seul, parmi ce public mêlé de high-life et de riches étrangers,il demeurait,jambes croisées et droites, corps en arrière, jouant avec le jonc, et regardant devant soi, indifféremment, — très heureux quand un ami, quelque connu, passant, l'apercevait, ou quelque distingué client de l'étude, quelque personne de marque, une fois vue, qui lui rendait son salut, et qui avait oublié son nom.

A certains jours, un ami lui accompagnait; plus souvent, le premier clerc, un jeune homme presque autant remarquable que Maurice, mais ayant le travers de songer à la littérature : il faisait, pour une revue, des contes très mièvres. Ensemble on s'asseyait; alors Maurice causait, une cigarette à ses lèvres, par phrases inachevées; et il discourait des nouvelles mondaines, qu'il avait lues dans le Gil Blas, — des premières représentations, qu'il avait laissé passer, — des demi-mondaines, dont il savait les noms, — des courses, où il fréquentait, le Dimanche, — et de la réception au Jockey, du comte un tel; puis, d'une oreille distraite, il écoutait que son ami lui confiât le sujet de sa prochaine nouvelle, lui encourageant, par intervalles, de petits « Très bien, cher!.. » et, quand on se levait, il disait comment il ferait la saison aux bains de mer, à Isigny, avec sa famille.

A six heures, il revenait vers chez soi; et, seul, avant rentrer, il traversait une rue étroite, derrière Saint-Germain-l'Auxerrois; et, rapidement, correctement, il achetait un peu de pain, un peu de fromage ou de charcuterie ou de quelque victuaille à bon marché, et, mettant le tout dans les poches de son par-dessus, il remontait les six étages. Par fois, d'Isigny arrivait un

panier de provisions et quelques livres de beurre.

Souvent, le soir, il demeurait en sa chambre, pour travailler; alors, les lois du chic s'obscurcissaient dans l'ombre des volumes juridiques; et, la nuit, couché dans le lit de fer, avant qu'il s'endormît, il rêvait au lendemain : tôt il serait avocat ; ce pendant, il ne quitterait pas l'étude, un minimum de ressources ; mais il tâcherait à avoir des causes ; quelle brillante destinée... avocat à la mode... et il s'endormait, entrevoyant le luxueux cabinet, tout capitonné, où s'assoupissaient les aveux, intimes et charmants, des belles mondaines rougissantes...

Souvent, aussi, ayant vitement dîné, il s'habillait. Aller en soirée était son grand désir : mais, il n'avait guère d'invitations ; les quatre ou cinq soirées de son patron, — soirées un peu bien bourgeoises, dont il devait secrètement se réjouir, — et deux ou trois, accrochées ci et là... un homme à la mode ne peut pas ne pas aller en soirée ; et, parlant à ses amis, il disait que c'était bien ennuyeux, les soirées... mortelle invention, celle là... mais, on ne pouvait s'en libérer, les refuser toutes ; il fallait se résigner.

Il y avait, encore, le théâtre. Impossible qu'il parût aux médiocres places, ou qu'il se payât fréquemment des belles places : par quelques

relations, faciles à un Parisien, il put gratuitement se montrer, de temps à autre, au Vaudeville, aux Nouveautés, et à l'Opéra ; et, toujours en habit, — on ne va au théâtre qu'en habit, — cravate noire, faille et satin, monocle pendant sur le gilet, s'il se distinguait des gens à la mode, c'était par la perfection de son élégance et l'affinement de son dandysme. Il s'offrait, quelques fois, une autre récréation : s'étant mis avec le frac la cravate blanche, vers l'heure où l'on sort des théâtres, seul, ou bien avec un ami connivent, au milieu des badauds, des filles, et des noctambules, plus irréprochable, il se promenait sur les boulevards.

Et, d'une soirée ou du théâtre ou du boulevard revenant, à pied, — l'on va à pied, ou l'on va en grande remise, — serré dans le par-dessus d'où s'exhalaient de discrets parfums, la réflexion lui venait à la fois amère et douce : — qui dirait que cet accompli gentleman est un pauvre second clerc d'avoué, natif d'Isigny, deux cent quinze francs par mois ! — Et ce lui arrivait, marchant, qu'il soupesait, dans sa poche, les deux ou trois louis, quelques fois une dizaine de francs, quelques fois l'unique pièce de dix sous qu'enfermait la bourse achetée vingt-cinq francs au Palais-Royal.

Alors, passant devant cette Maison Dorée, dont, si bien, il connaissait la façade et la gloire, il regardait, sans s'arrêter, descendre, nues d'épaules, les demi-mondaines, aux quelles il aurait été un cavalier parfait... Mais il s'abstenait de femmes: la première fougue de son arrivée à Paris s'était satisfaite, obscurément, avec des filles de rencontre, prises au quartier latin; calmé, il jugea indignes de lui les fantaisies qui suffisaient à ses amis ; et, ne pouvant, en sérieux, prétendre à une liaison dans le monde ni dans le demi-monde, il renonça. Il s'était imaginé, tout d'abord, qu'il réussirait, peut être, d'un caprice, au près de quelque demi-mondaine; une telle liaison lui eût ouvert des portes, et l'eût posé... Une première fois, il visa une danseuse de l'Opéra, premier sujet, qui n'était plus jeune, et que beaucoup disaient laide. Il l'avait aperçue, par un hasard, dans un restaurant assez modeste, où habituellement elle dînait avec un consul américain très chauve : ainsi était née sa passion. Ayant suivi un mois de cour muette et distante, il trouva un biais pour se faire présenter ; il fut bien reçu ; il se risqua à une déclaration, dont l'effet le désespéra.

Après quelque hésitation et recherche, il per-

mit à son cœur s'enflammer pour une demimondaine qu'il connut un soir au Vaudeville, et qu'il conduisit du théâtre jusque sa voiture ; le lendemain, il alla la voir ; il sut ne se pas poser en prétendant formel, et, ce pendant, obtint d'obligeants sourires : il fut admis à offrir ses hommages. Or, quelques jours ayant été d'une très pure liaison, il compta que, en bagatelles sans conséquence, il avait dépensé son argent d'un mois : il prétexta un voyage. Alors, renonçant, il se résigna, et, solitairement, il se consolait. — Mais, de ces deux aventures, il gagna un précieux avantage ; parler des deux belles, et, avec un ami, les saluer, quelques fois.

Oh ! quand viendrait le temps, où, avocat heureux, il serait reçu, cherché, choyé, dans la société élégante !.. Aujourd'hui, étudiant, clerc d'avoué, sans nom et sans relations, l'apparence le contentait ; du monde il prenait l'habit, les manières, le langage, et les pensées ; il se complaisait à l'imitation ; il se délectait de paraître ; il jouissait en l'illusion ; et, parfaitement semblable aux plus exquis mondains, dans les théâtres de genre, dans les cafés en vogue, dans les couloirs de l'Opéra, au milieu des abonnés, millionnaires avec maîtresse dans le corps de ballet, à la sortie, sous la rotonde,

parmi les femmes des ducs et des banquiers, dans cette brillante foule, inconnu, absolument, — Maurice Dupont rêvait qu'il était de ce monde, et, par fois, un instant marqué pour la distinction de sa tenue, il s'imaginait qu'il était l'un de ces dandies, et qu'il allait, lui aussi, flatté et envié, porter d'illustres surnoms, Roi de la Gomme, Fleur de Chic, Essence de Pschutt, et, superbement fashionnable, il souriait, intérieurement, à sa gloire de Royal Gommeux.

A Monsieur Edouard Rod.

VII

LA VIERGE EN FER

LA VIERGE EN FER

Une femme me disait :

— Par fois, les hommes qui nous aiment et qui nous appartiennent nous échappent; tout à coup, comme nous leur parlons, nous comprenons que leur regard, instantanément vague, va dans le vide; durant que nous relevons une boucle de cheveux, leur esprit s'est envolé très loin; que voient ils par cet œil hagard? quelle sensation nouvelle, quelle nouvelle idée les fascine?... et tout est dissipé, la mauvaise vision s'efface, les voilà souriants, tendres, attentifs. Mais nous sommes troublées et inquiètes, car nous ignorons dans quelle région chimérique ils s'en sont allés tout à l'heure, et nous tremblons, songeant qu'ils nous reviennent parmi le frissonnement d'une profondeur inconnue.

Ainsi me parlait une femme; après un instant de rêverie, je lui répondais :

— Oui, par fois une extraordinaire vision, brusquement, a surgi, claire, devant mon œil; et la

terrible étreignait mon âme, et elle glissait dans mon sang, ma moelle, mes nerfs et mes muscles; et je demeurais, immobile d'une fixité vertigineuse, proie d'un atroce enivrement, grisé d'angoisse; puis, comme une étincelle s'éteint, elle s'évanouissait; plus tard seulement, indécis, le souvenir m'en revenait, ainsi que d'un rêve. Mais je gardais,en mon âme, la terreur que si la vision eût été prolongée d'un quart de seconde, ma raison n'eût succombé par le délire de l'hallucination.

Nous nous tûmes. Alors, — c'était dans un coin de l'atelier d'un artiste, — un homme, qui, tête inclinée vers ses genoux, était assis, releva son front. Il avait son dos voûté, ses joues pâles et creuses, son front ridé et ses cheveux gris, et il ne semblait pas un vieillard; il était grand et maigre; son vêtement était élégant, et sa tenue, négligée; ses yeux, très noirs,paraissaient éteints, mais, lors qu'il s'anima, ils eurent des éclats; par moments, un sourire très dédaigneux écartait ses lèvres; son corps resta plié, penché en avant, ses bras croisés sur ses cuisses; pas de gestes; sa voix était lente, avec des ironies; à la fin, tandis que ses regards s'enflammaient, ce fut un sombre emportement. Il nous dit :

— Ecoutez l'histoire que je vais vous conter;

et s'il vous vient en l'esprit que mon héros est moi, eh bien, gardez ou rejetez cette opinion, à votre guise!

De puis qu'il l'avait enlevée, mon héros, un jeune homme, courait le monde avec sa belle maîtresse : et ils étaient deux vrais amoureux, qui ensemble promenaient leur joyeuse insouciance, de ville en ville. Ils erraient en les voluptueux sites de l'Allemagne; ayant traversé les rives héroïques du Rhin, les berceuses collines de Bade, et le Mayn aux mélancoliques vallons, maintenant ils rêvaient, dans les gaies vieilles rues de Nuremberg, aux doux amours des temps passés.

Ce jour là, ils allaient voir le Burg Nurembergeois.

Dans la route ensoleillée, près eux, des étrangers marchaient, une petite caravane : par quelques mots français entendus, on se connut compatriotes; il y avait deux jeunes femmes avec leurs maris; l'on se joignit. Et tous, jasant et riant, montaient, lentement, deux à deux, suivant les énormes murailles, où les ombrelles roses et les falbalas se reflétaient.

Du Burg on avait fait un musée d'instruments de torture; l'appareil multiple des anciens suppliciments était là ; c'était des chevalets, des roues, des pinces, des épées, des soufflets à feu, des engins terribles et des bizarres. Et les considérant, Lucy se serrait plus contre la poitrine de son amant; il pressait plus ses blanches mains; et sous ces voûtes, songeant aux misérables qui jadis hurlaient en ces supplices, ils se regardaient, silencieusement tendres, et leur pitié réveillait leur amour; les baisers voulaient toucher leurs lèvres.

Le guide fit entrer les touristes dans une chambre obscure : après plusieurs secondes, au centre de la salle, on distingua de l'ombre, une forme humaine, debout; grossièrement moulée, une statue en bois et en fer, une femme au large manteau rigide; et le guide fit tourner deux portes qui s'ouvrirent en avant, du milieu de la statue, montrant, à l'intérieur, la place d'un homme. Les parois et les deux battants étaient hérissés de longues pointes de fer; quand les portes étaient refermées, ces pointes devaient transpercer et déchirer les yeux du condamné, les joues, les flancs et tout le corps.

La petite troupe des Parisiens se taisait : et Lucy cachait ses yeux derrière ses mains gan-

tées; elle laissait aller en les bras de son amant, la cambrure frissonnante de ses reins, tandis que, la soutenant , et respirant les tiédeurs de ses cheveux, il regardait le monstre. Puis elle, s'accoutumant, releva ses yeux, elle secoua sa tête, et, tout à coup, bruyamment, elle rit; elle s'écria que c'était trop fort, à la fin.

Elle s'était approchée, la jeune belle; négligemment, elle allait au tour de la statue, frappant avec un gant la sanguinaire paroi, et, du bout de ses doigts, plaisamment, elle éprouvait les pointes aigües, après des siècles d'usage non émoussées; en des manières gamines, elle se postait devant l'ouverture, poitrine penchée, inspectant l'intérieur; et, comme toute la troupe s'amusait de l'espièglerie, elle, crânement, par enfantillage, par petite bravade de fille mutine, malgré les remontrances du guide, elle entrait, elle se pelotonnait contre les flancs terribles, et, sous les coups de son ombrelle, ses jupons roses et blancs se collaient à l'étroite muraille de fer.

— Fermez, et tout sera fini, disait elle.

Et, en face de son amant, elle était, rieuse figure, entre les deux bras ouverts du colosse, ainsi qu'en un cercueil non clos, prête au supplice: son amant, qui tâchait, doucement, à la retenir, et l'appelait folle, et la grondait, la vit ainsi.

LA VIERGE EN FER

Alors une vapeur passa sur son cerveau : il lui sembla voir que la Vierge en fer fermait ses bras. Il lui sembla voir que la Vierge en fer refermait ses épouvantables bras, et qu'elle les refermait sur l'adorée maîtresse, et qu'elle l'enserrait, perçant, déchirant, broyant entre les pointes aigües, sa douce chair, effroyablement en lambeaux ; il aperçut l'horreur des plaies béantes, des yeux crevés, des seins troués, du sang dégoutant des flancs chéris comme d'un crible ; grimaçante, lui apparut la face de sa belle amoureuse, ignoble, une pointe défonçant cette bouche qui le baisait ; et, ce beau corps, que fièvreusement il couvrait de ses lèvres, ce beau corps parfumé d'où s'exhalaient pour lui toutes les jouissances, par cet instantanée vision, il crut le voir pétri sous les ongles de la Vierge des Vierges; et, — mystère des magies de l'âme, — de cette hideuse contemplation il eut tel fascinement, telle féroce volupté, telle infernale et diabolique joie, son être se grisa à ce point en l'idée d'elle perdue et de lui damné, si fut l'extraordinaire ivresse à cette pensée des épouvantables souffrances, qu'avec un cri sauvage, rauque, il se précipita sur le monstre, et, de ses deux mains, referma sur la maîtresse adorée l'embrassement de mort de la Vierge en fer.

A Monsieur Félix Fénéon.

VIII

LA TERREUR DE SON ENFANT

LA TERREUR DE SON ENFANT

A vingt-six ans, Anatole Chomet eut sa première longue passion; une petite modiste brune aux grands yeux noirs. Anatole Chomet était commis dans un magasin de nouveautés ; il était réputé un honnête et laborieux garçon ; et il se réjouissait, le soir, rentrant en sa mansarde, avec sa maîtresse. Un jour, elle dit qu'elle était grosse, tout fut tenu secret; le moment fatal arriva; l'accouchement fut terrible; une fille naquit, et la mère mourut. Anatole Chomet, se voyant seul au près de son enfant, eut peur; — c'était un soir de la fin de mars, les arbres verdissaient ; — ayant enveloppé le nouveau-né, il sortit, et alla, à la dérobée, le déposer devant la porte d'un hôpital. Le lendemain, il revint au magasin; et, peu à peu, par le dur travail quotidien, il oublia. Mais il ne prit plus de maîtresse. Il se dit, d'ailleurs, qu'il fallait songer à sa fortune; il mit à plus tard le temps et l'argent perdu; il travailla ferme.

Anatole Chomet était intelligent et eut de la chance; il sut être assez honnête pour se concilier l'estime général. A quarante ans, il fut le chef d'une grande maison de commerce et prospéra; grâce à d'habiles et très heureuses opérations, il gagna beaucoup d'argent.

Alors, il pensa qu'il pouvait changer sa vie. Depuis ving-cinq années, acharné au labeur, infatigable, il n'avait goûté ni plaisir ni repos; maintenant que, comme les autres, il était riche, il connaîtrait les heures de loisir et d'amusement. Un assez long temps, il avait pâli dans les magasins poussièreux, dans les chambres solitaire; il mènerait joyeuse vie; lui aussi, il aurait des femmes et des chevaux; il devait oublier les jours de peine, d'ennui, et d'âpre épargne; que diable! il voulait son fauteuil d'opéra, et serrer leur taille aux demoiselles du corps de ballet; il souperait au café Anglais, et serait d'un cercle connu : Monsieur Chomet ébauchait, en sa tête, le plan de son nouveau bonheur. Il n'était plus le grand garçon maigre d'autres fois; il avait de l'embonpoint, portait des favoris, se montrait bon homme, et se promettait être généreux : à quarante-cinq ans, pouvant n'avouer que la quarantaine, riche comme il était, sans chaînes, il s'amuserait en fin, ne l'ayant pas volé.

Justement, on était à l'époque du carnaval; il trouva des amis, des hommes à la mode, auxquels il offrit à dîner. Ensemble on délibéra d'aménager la vie nouvelle de Monsieur Chomet. Un homme de lettres, qui avait de grands cheveux, l'introduisit dans un cercle très en vue; le frère d'une actrice célèbre lui promit un bon fauteuil d'abonné, et des relations agréables ; on ne manqua pas de le faire habiller chez Dusautoy, et de lui choisir son petit coupé chez Binder; l'attelage pommelé sortait des écuries du comte Alphonse de Gréquenville. Il fut résolu que l'entrée de Monsieur Chomet dans le monde où l'on s'amuse, serait au dernier bal de l'Opéra.

Anatole Chomet n'était jamais allé aux bals de l'Opéra; il s'amusa. L'homme de lettres lui expliquait l'ordonnance de la fête, et le frère de l'actrice célèbre lui désignait, d'une façon dégagée, quelques unes des belles demi-mondaines, ainsi que les plus remarquables des lorettes costumées. L'excellent Chomet rit beaucoup de mettre son doigt dans le dos des petits travestis, comme le lui enseigna, agréablement, l'homme de lettres. A trois heures du matin le comte Alphonse de Gréquenville joignit les amis, et présenta Monsieur Chomet à une petite brune jolie, en

satin blanc, et masquée d'une mantille de dentelle. Elle prit son bras; d'autres couples se formèrent; on sortit et l'on s'en fut souper au Riche. Monsieur Chomet apprit que sa compagne s'appelait, de son petit nom, Mademoiselle Neni, et cela le divertit; il la trouva gentille, et se disait, intérieurement, que sans doute elle était très jeune. En qualité de nouveau venu, il désira payer seul le souper; ce bon procédé fut marqué des dames; Mademoiselle Neni lui permit la ramener chez elle.

Il fut bien un peu embarrassé, pénétrant dans le mignon entresol tout capitonné, chaud, et parfumé; mais, homme d'esprit, il s'efforça à n'en laisser rien paraître, et, cœur plein de joie, yeux allumés, mains brûlantes, il s'assit sur le divan, au côté de la belle petite. Etant fatiguée, elle n'avait pas pris le temps et la peine de déposer sa mantille; elle s'était renversée sur les coussins, dans une nonchalance apprêtée, ne laissant apercevoir que le petit bout rose de son nez et deux grands yeux noirs. Elle avait quelque chose enfantine et délicieuse qui charmait; et Chomet se rappela les tristesses d'autres fois, voyant passer les riches attelages. Il prit les mains de l'enfant, s'approchant à elle, et l'exhorta à laisser sa mantille.

Mademoiselle Neni, d'un tour de main, la jeta dans un coin, et elle apparut, rieuse. Chomet la considérait, dans une admiration mêlée de joie, et le flux des désirs faisait battre ses tempes. Avec un mot galant, il hasarda un bras sous la souple taille cambrée.

— Fi ! monsieur, que faites vous là ?... dit elle avec une petite moue et sans repousser le bras hardi. — Vous avez été très gracieux de me conduire ; maintenant, il faudrait me dire adieu.

A ce moment, une pendule sonna six heures. Neni se leva, et elle songea : Vendredi... c'était, ce jour, son anniversaire ; elle était née avec le printemps... — Devinez mon âge... Vous ne trouvez pas ?.. Eh bien, sachez que j'ai dix-huit ans... Vous vous étonnez que je connaisse si justement mon âge, continuait elle, riant... Dix-huit ans, monsieur ! je ne suis plus un enfant ; je suis une femme... Vous ne me croyez pas ?.. Mais qu'avez vous ?.. Vraiment, il n'y a pas de quoi tant s'étonner...

En effet, Anatole Chomet s'était aussi levé ; et, trouvant dans la figure de la jeune femme quelque chose vaguement déjà vue, il la regardait, de plus en plus fixe, et pâlissant. Et il était immobile, répétant ces mots, à voix très basse :
— Dix-huit ans... mars... ces yeux...

Car, soudainement, bouffée d'un temps lointain bien oublié, cette absurde pensée s'était dressée dans son cerveau, surgissant à l'improviste, brusquement, comme une ensevelie vivante encore, et que l'on croyait morte : — Elle.

En somme, ce hasard était possible. Rien ne prouvait qu'il fût ; mais il était possible. Aucune raison, aucun indice, aucun signe, aucune marque qui donnât une probabilité ; mais, en fin, il se pouvait que ce fût sa fille ! — et il considérait, hagard, cette femme aux lèvres rouges entrouvertes, prêtes pour ses lèvres.

Alors, follement, il recula, et, balbutiant des paroles d'excuse incohérentes, laissant Mademoiselle Neni stupéfaite, il partit : ce serait trop horrible, si c'était sa fille !

Et il rentra chez soi, tout à l'absurde pensée ; les jours suivants, il fut triste, le doute vague empoisonnant, gâtant sa vie ; il n'osait aller voir cette femme : comment avouer le soupçon ? d'ailleurs, qu'eût il pu apprendre ?.. En secret il chercha des renseignements, qui ne découvrirent rien.

Il n'eut garde de conter son histoire à ses nouveaux amis ; il se fit violence, et oublia un peu ; il se prouva qu'il était un grand sot de s'être troublé l'esprit d'une chimère, et d'avoir, lui

même, au plus bel endroit, arrêté le cours de sa bonne fortune. On organisa une nouvelle partie, sans Mademoiselle Neni.

Monsieur Chomet se fit présenter à une demoiselle blonde, et obtint, par avance, la permission de la reconduire, se promettant bien, cette fois, profiter de l'occasion. Et voilà que, comme il regardait cette femme, joyeux, et songeait à cette souriante beauté qu'il allait posséder, à cette grâce tendre, — à cette jeunesse, — l'absurde pensée lui revint, de la délaissée. Il voulait la détruire, mais elle restait, inexorablement, accaparant son esprit, victorieuse :

— Si c'était celle là, ma fille !...

Si bien qu'il était stupide au milieu des gais amis. Et, par fois, on marquait sa préoccupation ; l'homme de lettres aux grands cheveux, tout doucement, le plaisantait : — à quoi pense Monsieur Chomet?.. à ses règlements de compte, sans doute?.. il oublie sa compagne?.. Et le pauvre homme essayait sourire ; mais, bien tôt, il oubliait tout, hors la belle compagne, qui pouvait être sa fille.

...Oh ! l'enfant lâchement abandonné, jadis, à la porte d'un hôpital, la fille de sa chair et de son amour, son enfant, qu'était elle devenue ? maintenant jeune femme, où était elle? oh ! l'enfant

de dix-huit ans, où le hasard des destinées l'avait il jetée ?... et, jamais, il ne saurait ce qu'était devenue sa fille ; jamais, la voyant peut être, il ne la connaîtrait; à lui, son père, elle n'était plus ; elle ne serait plus rien — qu'une fille qui passe... — ô sort commun aux enfants abandonnés ! — car ceci se pouvait, qu'elle fût une de ces femmes d'amour, sa fille ; une fille de joie ; et, peut être, il se lui était rencontrée, quelque soir de brume ; il se lui rencontrerait ; elle le solliciterait à la suivre ; et, peut être, c'était elle, là, qui soupait, gorge nue, offrant son corps, et qu'il devait baiser.

Sombre il s'en alla, seul, parmi la foule grouillante des noctambules attardés.

A Monsieur Joris-Karl Huÿsmans.

IX

BOURREAU DE SOI

BOURREAU DE SOI

La souffrance est aussi une joie, me disait un homme, tandis qu'accoudé à la table d'une brasserie, nonchalamment il jouait avec un grand bock vide. — Il y a une volupté dans la douleur; sache, mon cher, qu'on aime la douleur.

Tu ne me crois pas, enfant ? par ce que, sans volonté et sans pensée, je me promène dans la vie comme un ensommeillé, tu te dis qu'une émotion n'a jamais fait vibrer mes nerfs? — Quand j'étais jeune, — car j'ai été jeune, jeune homme ! — J'étais, ainsi que toi qui m'écoutes, avide de sentir; je me disais : tant pis si la sensation me tue ! — Je me rappelle... et il me semble, aussi, que je suis, comme si j'avais été tué.

Est il possible qu'à vingt ans j'aie fait des

vers, et que j'aie cru quelque chose, et que j'aie pensé !... Donc, moi qui te parle, j'étais poète, et convaincu comme on ne l'est plus aujourd'hui ; et j'étais curieux de jouissance. Toute émotion donne une jouissance, qu'elle soit douce ou qu'elle soit âpre, n'importe ! tout ce qui est émotion crée de la jouissance ; et j'étais en quête d'émotions. Donc, je m'étais dit, d'abord : on jouit de tout ce qui est une sensation. Mais, tôt, je me dis : banal, insignifiant, et enfantin est le plaisir qui naît du contentement ; le bonheur est un piètre agent de volupté : on ne sent pas une sensation douce ; il n'y a de forte joie que par l'âpreté de la sensation. Alors, par curiosité affinée de jouissance, je souhaitai les crises de la chair et de l'esprit. De même qu'un ivrogne aime que l'eau-de-vie lui brûle son gosier, j'aimais qu'une angoisse me déchirât mon cœur ; je jouissais en la contemplation de mes douleurs, comme d'autres jouissent en la conscience de leur sérénité. Et je ne me satisfis plus par les émotions que les circonstances m'amenaient, j'en voulus provoquer : je me torturai, — pour le plaisir.

A vingt ans, j'ai lâché la religion, à la quelle je m'étais éperdument donné, par ce que, après avoir bouleversé mon adolescence de sa fièvre

mystique, elle n'agissait plus sur ma jeunesse raisonneuse; et je demandais à l'amour ses angoisses. Veux tu savoir comment, une fois entre bien d'autres, je me rendis misérable, pour en jouir?... — Ecoute cette histoire, mon garçon; et fais en ton profit, si cela te plaît.

Vers vingt-trois ans, — à moins que ce ne fût plus tôt, ou plus tard, — ayant eu déjà pas mal de belles romantiques passions, je vis une femme, que je désirai. J'ai oublié son nom, et ce qu'elle était, et quelle était sa figure... en fin, je l'aurais bien voulue. Je me dis que je devais l'aimer : pendant quinze jours, — ne lui ayant jamais parlé, tu le devines, — je m'occupai à me donner cet amour : je me grisais de paroles; je me prouvais qu'elle était souverainement belle et aimable; et, consciencieusement, je m'affirmais que je l'aimais... Quelle joie, aimer, avoir son cœur pris par le rude désir, ses sens en feu, son esprit obsédé d'une image, un continu enfièvrement !... Je dus être, après quinze jours, assez content de moi, m'étant mis en un convenable état de surexcitation : je commençais être persuadé que j'aimais cette femme : à force de me dire que je l'aimais, je le croyais; à force de vouloir l'aimer, je l'aimais. Dès lors, ne l'ayant pas, je devins malheureux; et,

dans le fond extrême de mon être, je saluai l'âpre émotion.

Il fallait, donc, songer à m'approcher vers elle. Je résolus tout faire pour l'avoir. Elle m'était presque inabordable : je crois, maintenant, qu'elle était une femme de théâtre... Je n'avais pas le sou, j'étais laid, et j'étais bête. Dès que je pensai à aller la trouver, je fus pris d'une peur : quinze autres jours passèrent ainsi. Ma passion s'échauffa ; la difficulté était un excitant. D'ailleurs, l'imagination travaillait ferme ; je n'avais plus d'autre idée; le désir m'affolait ; et je me consumais de mon impuissance.

... Oh ! les souffrances par la passion non satisfaite, par le désir, par la fièvre du désir vain ! les jouissances !..

— Cela t'étonne, petit ? tu n'y songes pas...

C'est que, — vois tu, — l'amour heureux, l'amour qui est un repos, ne donne point de forte émotion, et, s'il emplit encore le cœur, il ne l'agite plus : l'amour heureux, ça ne fait pas souffrir. Quand on se croit artiste, on a le droit d'être original. Je voulais les émotions, parbleu ! je les aurais ! je me serais jeté au feu, pour avoir chaud ; pour n'être pas troublé d'une lumière, j'aurais crevé mes yeux. Cette fois là, je cherchais un amour malheureux.

Je parlai à cette femme. Préparé comme je l'étais, dès la première entrevue je fus grisé : l'amour que j'avais voulu avoir, je l'avais ; peu importait comment cet amour était né ; maintenant, il existait : j'aimais. Elle ne me repoussa pas. Je fis des folies ; je crois que j'empruntai de l'argent, et le dépensai en cadeaux ; elle m'estima, alors, un garçon posé, et se montra de plus en plus gracieuse ; il me sembla, même, lui apercevoir, au bout de quelque temps, un bon sentiment. Je n'avais pas espéré tant de félicité : ma passion prenait un doux chemin ; je me laissais aller : peu à peu, je suivais la pente de mon heureux amour ; j'entrevoyais les délices proches ; cette damnable imagination bâtissait des paradis, et je les voyais poindre, tout en bleu et en or ; j'entrais aux pays de bonheur. — C'est ce que je ne pouvais, un long temps, supporter. Dans le bonheur, il n'y a guère de jouissance ; on ne jouit, grandement, que de sa souffrance : la reproduction des êtres, cette volupté, est la suprême souffrance à l'individu ; il s'épuise et se tue, reproduisant ; dans le baiser, il y a le sanglot, le spasme et l'évanouissement, et la ruine des corps, et l'affaissement des esprits ; et c'est la grande jouissance.

Un soir en fin, j'eus un rendez-vous. — Je te

jure que j'aimais alors cette femme, en toute ma pensée et ma chair ; je me serais bien fait tuer pour elle ; j'aurais voulu mourir dans l'enivrement de son baiser. — Eh bien, ayant supplié pour ce premier rendez-vous, l'ayant, pendant un mois, souhaité, parmi le mortel frissonnement de la passion, — le premier rendez-vous d'amour, — froidement, en mon plein gré, de parti pris, sans m'excuser, j'y manquai ; et, ce soir là, tandis qu'elle m'attendait avec des sourires, moi, à fin de connaître cette angoisse, je demeurai chez moi, pâle, regardant à ma montre passer l'heure adorable et bénie du baiser, — l'heure monstrueuse où, moi même, j'ordonnais mon supplice.

Deux jours plus tard, je revins, cœur brisé, implorant le pardon ; je fus éconduit.

Tu diras que c'était par ma faute ; que mon malheur était mérité ; que je n'étais digne d'aucune pitié ; assurément, tu ne me plains pas.

Oh ! je fus malheureux ! — durant plusieurs semaines, je ne pus seulement lui parler. Et, les nuits, je sanglottais, je l'appelais ; je me tordais, par la fureur de ma solitude. Un soir, après des jours de désespoir sec, je pleurai, deux heures, ainsi qu'un bébé. Elle occupait mon

existence ; comme dans les romans, je ne mangeais plus, je dormais mal, et je blêmissais... Connais tu sentir en soi des désirs forcenés et inassouvis, et des mornes tristesses où la pensée se noie, — et cette stupeur des maux derniers? — En fin, extrême de misère, se savoir le coupable, et se maudire son unique ennemi, et son bourreau... Eh bien, ces sanglots, ces fièvres, ces cris, ces pleurs, et ces rages contre soi, — le souffrir, — c'est la chair dont vit la joie.

— Là furent, mon jeune ami, mes plus beaux temps : ce fut mes plus vivants. J'aimais et je souffrais. J'avais voulu aimer une femme ; je l'avais aimée ; j'avais fui ses bras ; j'étais revenu ; j'avais été repoussé... Plus tard, elle s'apitoya... Je ne me rappelle plus ce qui arriva... Elle était belle ; elle avait un sourire où mon âme s'envolait ; sa poitrine était douce, comme son haleine... Je crois que je fus son amant...

Oh ! les souffrances des jours désespérés !.. toute ma jeunesse, j'ai vécu la vie trois fois intense de la douleur. J'étais jeune, j'étais poète, j'étais convaincu.

Tu le vois, mon ami, j'ai tant vécu, en cet âge, qu'aujourd'hui c'est fini ; je me suis, ma foi ! broyé le cœur, et usé le corps, et brûlé

l'âme : maintenant, il ne me reste plus grand chose. Mais, le temps joyeux que c'était !..

— Aime la douleur, mon fils ! c'est la suprême jouissance.

A Monsieur Houston Stewart Chamberlain.

X

LE KABBALISTE

LE KABBALISTE

C'est une chose douce, être tranquille en son illusion. — Je suis très calme, très bon, et tout inoffensif, et si accommodant que mon frère m'a gardé, moi vieux garçon, au milieu de sa famille : aucune pensée de mal ne me vient ; je ne gêne personne ; je suis paisible et content de tout ; et dans le fauteuil où je passe mes journées, je suis comme si je n'étais pas. C'est que je ne vis pas dans le même monde que vous ; j'ai mien un univers, plus beau que le vôtre.

Je me rappelle que jadis, quand j'étais un homme raisonnable comme tous les hommes, j'avais, peu à peu, — triste expérience, — observé qu'il n'est pas de vrai bonheur à l'homme, que tout échappe à l'homme et le trompe, ô désir inassouvissable ! j'ai dit, alors, que ce monde était mauvais, et j'ai désiré vivre dans un autre monde.

Dans un autre monde je vis. J'ai appris comment ceci se peut : s'en aller de la terre, aborder une contrée nouvelle, y demeurer, marcher dans une région de rêve, habiter avec des fantômes, être l'hôte d'un royaume de fées, et loger en des palais d'or immatériel et de perles impondérables. J'ai beaucoup travaillé pour acquérir cette science, et je l'ai acquise : les voiles de la connaissance sont tombés ; j'ai su comment étaient d'autres mondes que le monde humain, et j'ai su par quelles œuvres conquérir ces empires que les hommes ne voient pas.

J'ai appris que tout est une émanation de la Substance une, infinie et éternelle, l'Etre absolu, sans forme et sans nom ; l'homme terrestre est l'image de l'homme céleste, et les univers sont les reflets de l'Un ; les univers sont les formes de la Substance : ils sont des apparences. Mais seule n'est pas cette apparence que nous voyons ; une infinité d'autres est, une infinité d'univers que nous ne connaissons point, et qui, pareillement, sont les décevantes manifestations de l'Infini, les vaines formes de l'Absolu, les émanations illusoires de l'Être. — Ainsi l'enseigne le Sépher-Yetzira ; ainsi le Zohar.

Parmi cette infinité de mondes, hors le monde visible aux hommes, j'ai cherché à moi un monde.

J'ai trouvé un. J'ai trouvé, et au plus près de votre monde, un monde supérieur, où je vis.

J'ai appris qu'existaient, à l'entour de nous, des créatures subtiles, essences de la matière, composés d'atomes imperceptibles, purs principes des éléments ; on les nomme Esprits, mais, comme je l'ai dit, ils ne sont que matière extrêmement déliée. Ils vivent dans l'orbite de la terre, et peuvent être conjurés par les hommes ; alors, ils leur deviennent sensibles et visibles. Il y en a de feu, qu'on nomme les Salamandres ; d'autres sont de l'air, les Sylphes ; les Gnomes, gardiens des trésors, sont formés de la terre, et les derniers, Ondins, de l'eau ; ils ont la figure humaine ; ils vivent comme les hommes, et il y a les mâles et les femelles ; ils sont bons, serviables et gracieux, et obéissants et fidèles ; mais il faut les conjurer.

Salomon les conjura, Esdras et Elie ; les rabbins Akika et Simon ben Jochaï, qui écrivirent l'art ; Pythagore, Platon et Philon les connurent, et Valentin l'Hérésiarque, Avicenne, médecin des Khalifes, et Paracelse ; le comte de Gabalis donna son nom à l'œuvre, comme le rapporte Pic de la Mirandole ; Raymond Lulle le révélateur, Reuchlin, Postel ; bien d'autres ; Orphée, Robert Fludd, van Helmont ont témoigné de leur commerce spirituel.

Pour voir les Esprits, converser avec eux, leur ordonner, il est nécessaire apprendre le secret de l'évocation. — Quel est il? — Sachez qu'il faut s'approprier l'essence de chacun des quatre éléments, le feu du Soleil en forme de poudre impondérable, la substance de l'eau, celle de la terre, et une goutte d'air pur : — quand vous possèderez le talisman, vous renoncerez le monde humain. Or sachez que cela, seul, est difficile; là est toute l'épreuve : la science magique est accessible; la pratique du talisman est aisée; mais il faut se détacher de l'humanité; il faut préférer ce monde là à ce monde ci; il faut dire — je veux; il faut vouloir; la volonté est tout; en vérité, il suffit vouloir.

Tous les mondes ne sont, en effet, que représentations, apparences, illusions; rien n'existe que l'Un absolu : les mondes sont des fantasmagories. Le monde des esprits n'est ni plus moins de la réalité que le monde humain; il est une forme, une émanation; comme les autres, c'est une ombre qui se meut : tous les mondes sont de la pensée. Quel que soit le monde que la pensée conçoive, vous y vivrez si votre âme s'y réfugie toute; le monde des esprits est un monde chimérique et de rêve, que ma pensée a créé; il existe dans ma pensée; il existe donc, comme le monde hu-

main, si mon âme s'y envole : je vous dis que pour y vivre, il suffit vouloir y vivre.

Moi, je l'ai voulu. Quand vous me voyez rester de longues heures immobile, muet comme en un sommeil, c'est que je m'entretiens, intérieurement, avec des gnomes ou des lutins : et, quand je souris, silencieusement, dans le grand fauteuil où toujours vous me voyez assis, c'est qu'une ondine, ingénument, me laisse apercevoir la blancheur lactée de sa poitrine, derrière un rocher d'argent.

L'autre soir, je me suis rencontré au vieux Trilby, — c'est un sylphe, — dans un parc aérien, sablé de diamants d'éther; il chantait, chevauchant un rayon d'étoile; je lui ai parlé, il m'a répondu, et je lui ai demandé m'emmener avec lui. Soit! il m'a dit. Alors j'ai monté près Trilby un rayon d'étoile ; et nous sommes arrivés dans un pays de feu subtil : là, le chanteur porte-lyre, Apollôn. J'ai entendu sa voix, et sa lyre ; sa voix était un concert où chantaient des chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants ; de sa lyre radiait une polyphonie aux timbres variés, infinies nuances du son qui se fondaient en une seule mystique sonorité.

L'autre soir, pendant que mes parents sont allés dans un théâtre, pour quoi ai je voulu

demeurer au fond du salon obscur ?.. — J'ai vu le fier sommet rocheux, — la forêt de sapins, — les pointes aigües, — et la garde des précipices où gît le monde, — les grands cortèges, solennels, des nuages, — la désolatrice vastitude des Walküréens refuges : — et, sous la lance du Terrible, la flamme crépitante jaillissait, courait, nageait, volait, le feu, aux tintinnabulants éclats, aux dansantes furies, universel... Oh ! Brünnhilde ma forte, dors couchée en les ruissellements du rouge sonore, dors en la très haute paix des divins embrasements, sommeille, calme, sommeille, bonne : Brünnhilde, espère à Lui : Héros viendra, le réveilleur, Noble viendra, vainqueur des Dieux, superbe et roi... sur le roc transfulguré, ô Brünnhilde, en l'indubitable attente, sommeille, dors, bien aimée, parmi la jubilante flamme : je te sens, et je te pense, et, dans les majestueux gais épanouissements du feu, avec toi je rêve aux Crépuscules futurs, ô dormeuse des divinités passées...

Monde sur-humain, j'y marche ! — dans un monde sur-humain je vis, tout de même que vous, dans le monde humain ; j'y vis réellement ; mes hôtes féeriques existent ; je les vois par ces yeux ; ils me parlent et ces oreilles les entendent ; et je les sens me toucher : mes

yeux, ma bouche, mes oreilles, mes doigts et ma poitrine ont les sensations, toutes ; et je suis heureux et calme et tout inoffensif.

Je vis du rêve et de l'illusion. Oui, je sais le rêve et l'illusion ; je connais l'erreur ; j'ai, moi aussi, la conscience de ma folie. Mais je dis : béni soit l'œil qui me trompe, bénie l'oreille qui me ment, bénis les sens dont je suis abusé ! béni soit mon esprit qui me fait voir ce qui n'a pas de lignes, toucher ce qui n'a pas de corps, et goûter ce qui est sans consistance ! bénie l'erreur !.. et si, entre deux visions, entre deux hallucinations, comme vous dites, entre deux folies, — que sais je des mots que vous avez inventés, ô sages ! — si, à des heures, un raisonnable vient me dire que tout c'est mensonge, je réponds : — Eh ! je le savais !.. pendant même l'hallucination, j'ai le sentiment d'une hallucination ; au moment où cet œil voit le palais d'or, je sais que, le voyant, il se trompe ; j'ai la conscience de mon erreur, que je rêve, et que je suis un fou. Mais, d'abord, que m'importe si, ce pendant, j'ai l'hallucination qui me charme, si j'ai la vision, si j'ai l'illusion, si j'en jouis comme d'une réalité, et si mon rêve se dresse vif devant mes sens et devant mon esprit ? Et puis, encore vous répondrai je, l'er-

reur n'est elle donc pas l'universelle vérité ?..

Ne riez point du vieux kabbaliste... J'ai la conscience de mon erreur, ô hommes ! et je l'ai acceptée librement ; vous êtes inconscients de votre erreur. Hommes, votre vérité est mensonge ; votre monde n'est pas plus réel que le mien ; votre monde est un monde d'illusion ; vous vivez dans le mensonge ; tous, vous et moi, nous vivons de l'illusion, habitants de mondes imaginaires, illusions nous mêmes, êtres sans existence, formes parmi l'infinité des formes, fuyantes émanations de l'Un, pâles images de l'Homme Céleste, tristes ombres de l'Adam-Kadmon, qui, dans la sainte Mercaba, par les dix sublimes Séphiroths idéales se manifeste éternellement.

Je suis abusé, et vous l'êtes ; mais, puis que tout est apparence, mieux j'aime ma folie, qui est belle : je suis heureux et bon et calme de mon rêve, lors que vous gémissez du vôtre ; et je loue mon sort, considérant votre sort, dans la pleine conscience de mon erreur, si, véritablement, pendant que vous peinez sur vos fausses réalités, moi, paisible et l'âme souriante, je m'en vais, sous le manteau de nuages d'une fée, aux pays d'Occident, où dans un soleil de pourpre dansent de doux Salamandres chan-

tants, et aux fraîches demeures d'aurore, où des vierges blanches, sylphides et ondines, qui n'existent pas et que je vois, m'entourent de rires et d'haleines odorantes, et font, au tour de moi, aussi réels à mes yeux qu'à vos yeux les groupes de vos misères, des chœurs qui sont une divine grâce, et, je le sais, une illusion.

A Monsieur Odilon Redon.

XI

UN TESTAMENT

UN TESTAMENT

— Un si long temps était, de puis que nous nous étions rencontrés, me disait il, que je craignais être indiscret, vous appelant chez moi ce soir. Mais, puis que vous voilà, et que vous voulez m'écouter, je vous parlerai, sans réticence et sans fausse pudeur : connaissez une existence d'homme.

... Il était neuf heures; quatre bougies sur la cheminée éclairaient le petit salon étroit et bas, encombré de meubles ottomans, et couvert de tapis épais. Nous étions assis, lui dans un fauteuil, moi, en face, sur un sopha; et je considérais cet homme jeune encore, d'une correction élégante et hautaine parlant immobile, sans gestes, calmement, — et, parfois, sur ses lèvres s'éteignaient des demis sourires de lointaines tristesses. Après un instant de silence, il me regarda et me dit, très simplement :

— J'ai désiré vous causer ce soir, Monsieur,

par ce que demain eût été trop tard; cette nuit je me tuerai.

J'eus une exclamation et me levai; il me fit signe que je me remisse.

— Vous m'avez promis m'écouter, continuait il; je commence donc : vous saurez pour quoi ma résolution, et vous ne me dissuaderez point : c'est mon histoire que je vais vous dire.

Je me rassis, et je l'écoutai; ses paroles sont restées dans ma mémoire comme il les prononça, graves et tranquilles. Il me dit :

— Si vous voulez savoir mon âge, j'ai quarante ans; je suis né à Paris; mon père était un ancien colonel, ma mère l'enfant d'une vieille riche famille; je n'eus pas de frère ni de sœur; je ne me mariai pas; et je n'eus pas d'ami. Je passai mon adolescence dans l'ennui d'insignifiants bavardages, au collège; lors que j'en sortis, je perdis mon père, et, l'année suivante, ma mère; j'étais, à vingt ans, seul et libre : je ne pris pas de profession, et j'essayai de la vie mondaine : quelques mois m'en dégoûtèrent. Rien ne m'intéressait; je n'aimais rien; rien ne me plaisait : je ne désirais rien; aucune occupation ne m'attirait, et le besoin ne me forçant pas à en prendre une, je n'en avais pas. Le plaisir ne m'était pas plus séduisant que le travail; la lassitude était par tout.

J'avais ouï parler de gens qui s'étaient passionnés, les uns pour ceci, les autres pour cela; je ne m'expliquais pas ces passionnés. A quoi bonne l'activité? pour quoi fréquenter les hommes, quand on peut vivre seul; pour quoi agir, quand le repos est permis? ceci seul me parut bon, l'isolement et l'oisiveté : ignorer les autres et en être ignoré, ne pas agir, ne pas réfléchir, et tâcher à oublier que l'on existe. Ainsi, je méprisais ce que d'autres aiment, heureux seulement de sentir quand s'effaçait dans l'indolence mon individualité. Et je me demandais — seule question que je me posasse, — pour quoi les autres hommes agissaient, et comment il se pouvait faire que quelqu'un s'intéressât à la vie.

Moi, je n'estimais rien de la vie ; je m'en retranchais, et je voulais jouir, paisiblement. Je m'étais, en pleine jeunesse, fait une existence de solitude, de calme et de paresse. Les voyages ont mille désagréments, pour un plaisir douteux ; je les détestais, et demeurai à Paris. L'installation de mon appartement fut ma principale préoccupation; tout fut disposé pour le confort du farniente; mon domestique exécutait, silencieusement, mes ordres peu difficiles; et je passais le temps ainsi : — je me levais tard ; le temps du lit est, peut être bien, le meilleur de l'existence;

durant la matinée, quelque promenade à pied ou à cheval ; je déjeunais chez moi, seul, et, le repas fini, assis une heure ou deux dans un fauteuil, je m'en allais, avec les fumées de mes cigares, dans le bleu et le blanc. Avant le soir, une seconde promenade, la banale promenade des boulevards : un charme est de considérer, affairée ou ennuyée, cette foule grouillante, inconnu d'elle, et la traversant sans s'y mêler ; de la table d'un café, fumant, — pour mettre un nuage entre le monde et moi, — je me plaisais à voir le troupeau vague des passants : secrète délice de contempler, de sa fenêtre, la tempête au dehors. Puis, le dîner, et la soirée solitaire, avec la rêverie du coin du feu en hiver, de la croisée ouverte en été, ou bien avec l'amusement de quelque livre que j'interrompais de méditations sans objet ; et, pendant mes flâneries, j'entendais confusément chanter, autour de moi, les rumeurs vivantes de la foule, où ma voix ne s'ajoutait pas.

Je n'étais pas né pour être un homme de l'Occident ; — est ce encore mensonges, les récits orientaux? — je n'enviai jamais qu'aux buveurs d'opium, aux mangeurs de hatchi ; j'aurais ainsi voulu me perdre en cet infini scintillement de ciel, où la pensée peu à peu se dissipe et le moi s'évapore. Mais les passions humaines, mépri-

sables inanités; je n'ai jamais cru la religion: folles imaginations de désespérés avides de vie; je n'ai cru l'amour, jamais: il n'y a que l'amour de soi, et ce qu'on nomme amour est le suprême des égoïsmes... Peut être c'est un plaisir, s'assoupir lentement, en un rêve conscient, sur le sein d'une belle fille, et perdre, dans les caresses d'une chevelure parfumée de femelle, le sentiment du monde et de soi: plaisir de petit garçon, dont l'écœurement vient avant la dent de sagesse. — Ceci seul est bon, ne pas être.

Donc, je vivais en le souverain détachement de l'humanité; je m'étais livré, corps et âme, à l'indolence contemplative. Et je ne comprenais pas que les autres hommes s'intéressassent aux choses; c'était, pour moi, comme une énigme inexplicable, les choses étant si méprisables, que les hommes fussent si avides des choses. Peu à peu, la question insistait devant moi, elle me sollicitait, elle me poursuivait, me pressait, elle me harassait; il fallait y répondre... O misère d'être un homme! si l'on aspire à l'inaction, que ne peut on s'endormir l'esprit, et le fermer à la pensée, et lui donner le calme de l'abrutissement; ou bien, si impossible est tel sacrifice, que n'avait on fortifié son esprit d'activité, de pensée robuste et de sain travail!

Mais, pour qui a élu la paresse et le mépris de la vie craignez si l'esprit est resté capable d'une idée, s'il n'est pas devenu inapte à la réflexion, et n'est pas abêti ; car, parmi son oisiveté, la chimère s'y viendra planter et nul ne pourra couper ses racines envahissantes.

Moi, insensiblement, j'avais été pris par cette question du pour-quoi et du comment de l'existence. Pendant les loisirs de mon désœuvrement, ma pensée, vide des réalités de l'existence, allait, fatalement, des rêvasseries à son inquiétude. Ayant passé dans le monde sans y trouver que l'ennui et le dégoût, ne croyant ni la religion ni l'amour, n'ayant au cœur que le mépris de toute activité humaine, je contemplais, silencieusement, au hasard, les choses environnantes, et, sans cesse, je me disais que la cause n'apparaissait point. Je songeais aux existences des hommes, aux passionnées et aux indolentes, je me disais que tout cela ne s'expliquait pas bien, et, tout retiré dans le calme de mon confort, malgré moi je m'interrogeais, anxieusement, sur la raison de ce que je méprisais et fuyais. C'est alors que la chimère se leva en mon esprit : — il me sembla que le monde humain ne se suffisait pas à soi… Monde absurde, illogique, incohérent que le

nôtre, règne de la vanité, risible et pitoyable enchaînement de phénomènes où les contraires s'engendrent, où les effets ne répondent pas aux causes, — comme si une puissance, mystérieuse et très forte, détournait celles ci de celles là. Objet à mes confuses méditations, parmi l'oisiveté de mes jours et l'insomnie de mes nuits, — de mon dédain pour l'humanité était né cet étonnement de voir le monde tel ; cet étonnement avait suscité le besoin d'une explication ; l'explication était la chimère qui devait saisir mon esprit, et l'allait enserrer dans une idée.

Insensiblement, je me persuadai que la cause était extra-naturelle ; cette pensée me venait que les choses, étant absurdes et contradictoires, avaient une raison, hors soi, d'être, — que le visible et le tangible avait pour complément l'invisible et l'intangible, — que l'univers matériel supposait un autre univers, que ce monde naturel s'appuyait, nécessairement, sur un monde sur-naturel, — et que l'humain pouvait le sur-humain. Mais quel était cet inconnu ?.. Par mollesse de tempérament, paresse d'habitudes, indolence d'esprit, je défaillais à scruter la question ; couché dans un fauteuil, errant solitaire dans une déserte ou populeuse promenade, triste rêveur, je tournais et retournais le problème,

comme un enfant une noix de coco, qu'il ne sait pas ouvrir. Détestable existence ; ou bien il fallait vivre, comme les autres, la passion de la vie, ou bien il fallait oublier tout ce qui est de la vie ; mais j'étais condamné à ne pas vivre et, ce pendant, à souffrir de la vie... A cette heure, sur le point d'en finir, je me juge et je dis : le malheur est quand l'esprit, aux paresses accoutumé, gît, proie offerte à la chimère, et, pour lutter contre ces harcèlements, n'a pas été nourri au vert pâturage de la réalité.

Moi aussi, le dédaigneur des misères humaines, la misère humaine me poignait par cette idée : il y a, peut être, hors ce monde naturel, quelque chose sur-naturelle ; et, semblant toujours pleinement impassible, je souffrais plus que les autres, du mal humain, l'éternelle inquiétude de la pensée. — Il y avait, au dessus de moi, quelque chose sur-naturelle ; et je me demandais quelle elle était, cette terrible, insondable chose. L'idée me possédait : et mon esprit était comme un château délabré, où, constamment, errent des fantômes insaisissables, et jamais dissipés.

Un soir, à la fin d'un hiver, après beaucoup de jours et beaucoup de nuits d'inutiles méditations, — je n'étais sorti de chez moi qu'une heure, le matin, et, tout l'après-midi, j'étais

demeuré près le feu, dans la molle tiédeur de ma chambre, lisant, rêvant et fumant, tandis que les heures s'écoulaient indifférentes ; mon domestique m'avait servi à dîner ; puis, la nuit approchant, sans lumière, engourdi par la chaleur moite du grand feu de bois qui pétillait dans la cheminée, un moment je m'étais assoupi. Quand, après une demie heure, je m'éveillai, l'obscurité avait grandi, des fenêtres bien closes un jour de plus en plus sombre descendait avec le reflet des lueurs de la rue, et, dans la chambre capitonnée, la silhouette des meubles était vaguement entrevue, à la lueur du feu de bois qui pétillait. Je fus d'abord, ainsi que tout dormeur qui s'éveille, une ou deux minutes à retrouver mon sens ; je ne sais quel rêve avait occupé mon court sommeil ; ayant passé ma main sur mes yeux, et chassé les dernières brumes de l'assoupissement, je repris, dans la quasi obscurité, la pleine connaissance des choses, et me dressai dans mon fauteuil. Alors, — était ce la conséquence de mes longues inquiètes rêveries, et de mes peurs ? — j'eus une sensation, — une sensation de quelque chose spirituelle, absolument inconnue, et mystérieuse, comme celle qui m'obsédait.

Ce fut comme si un esprit avait été là, —

un esprit, une pensée, une âme... la perception fut instantanée : il y avait, là, intangible, invisible, là, il y avait une âme, qui n'était point mon âme; une pensé, au dessus de ma pensée; c'était quelque chose indéfinie, très réelle, et qui pesait intellectuellement sur moi, — comme si un monde spirituel se heurtait à mon esprit : je sentis une pensée, et je ne compris pas quelle était la pensée ; — mais c'était le choc d'un autre esprit, indéfinissable : j'eus le sentiment d'une manifestation, devant mon âme, d'un monde.

La stupeur me prit : de confuses interrogations roulaient en mon cerveau ; et ceci, sur tout, me frappait, que j'avais dû avoir l'obscure sensation d'une chose sur-naturelle.

O pensée du sur-naturel ! obsession de la pensée du sur-naturel ! mystérieuse obsession, dont l'esprit, sans relâche, est persécuté, et que rien d'humain ne peut vaincre, puis que c'est l'obsession du sur-naturel !

J'ai connu un homme qui crut l'existence d'un monde fantastique, qu'il voulut évoquer; trente années de tension spirituelle à cet objet lui donnèrent l'hallucination, foudroyante, du fantôme. Plus tard, méditant à mon aventure, je pensai à cet homme, et je me comparai, moi, l'oisif rêvasseur, à lui le laborieux, les deux

hantés d'une idée sur-naturelle; inexpliquée et sombre et terrible à moi; à lui réfléchie et claire; et je considère sa fin et la mienne, et je lui envie, lui qui s'en alla avec la possession de son rêve, quand, moi, je meurs de l'incompréhensible mien.

Ainsi, le mépris et le dégoût de l'humanité, la manie d'une explication, et l'obsession de cette absurde explication, irremédiablement obscure : le sur-naturel me hantait, et, par fois, je croyais voir en mon esprit de vagues terrifiantes visions de la chose fantastique qui planait au dessus de moi.

La vie avec cette angoisse ne pouvait être portée : je voulus dompter l'idée maudite; j'excitai ma volonté contre mon esprit. Hélas ! moi même j'avais, dans l'oisiveté et l'indolence, énervé ma volonté. Digne résultat... Au premier tourment de l'obsession, un second fut ajouté, l'effort, et je ne chassais pas l'ennemie. J'essayai encore des distractions; je vis le monde, je fus des fêtes, je cherchai le plaisir, je m'efforçai à aimer : ainsi, je me contraignais à une existence odieuse, mais je n'effaçais pas de mon esprit ce que je voulais en effacer. Par fois, dans l'entrainement d'une orgie, j'oubliais; puis, dès que j'étais seul et immobile, la chimère réapparaissait. Je

voulus ne plus jamais être seul et immobile : j'exagérai l'emportement de ma dissipation, et je courais, follement, d'excitations en excitations : non, je ne déracinais pas l'indéracinable. Et, par ce que j'étais hanté d'une idée, je vivais, moi, le jouisseur des quiétudes, dans une fièvre d'activités. Je voyageai, les voyages m'ennuyaient. Je marchais pendant des semaines ; mais, sur les routes et dans les rochers, j'avais des sensations fantasmagoriques, dont je pâlissais. J'entrepris, même, des travaux... Et, parmi les études, durant les excursions périlleuses des montagnes, les promenades en joyeuse compagnie, aux soupers où je me grisais, entre les bras de mes maîtresses, je me disais, secrètement, qu'existait quelque chose, mystérieuse et surnaturelle : subitement, il me semblait que j'allais sentir, contre mon âme, une âme, qui n'était pas mon âme, une pensée, un esprit, comme la manifestation de la vague chose ; et il me semblait que je sentais l'âme, la pensée, l'esprit, — la vague chose.

Alors, puis que j'étais trop faible, et que l'idée ne pouvait pas être vaincue, à quoi me fatiguer encore d'une existence haïe ? mieux me résigner ! j'abandonnai, pour la seconde fois, la vie mondaine, les plaisirs et la distraction, je revins au

calme paresseux d'avant, et me retrouvai, seul, dans l'indolence rêveuse de mon ancienne vie, face à face à mon supplice.

Ne cherchez pas d'autre cause à la mort que je vais me donner : je ne puis pas rejeter et je ne puis pas porter le tourment de mon obsession. Dans mon oisiveté une idée s'est enracinée, et toutes mes pensées s'en entrelacent. J'ai dédaigné les passions humaines, et cette activité dont les objets sont vanité, et les plaisirs, et la vie; mais, hors toute humaine passion, toute activité, toute fin de plaisir, et hors toute réalité, — est ce un mystérieux châtiment? — une idée extra-humaine a saisi mon esprit; un invincible monstre loge dans mon cerveau, et le dérange, de ses visions. Oh! quelque chose sur-naturelle... y aurait il un sur-naturel? Il y en a un, puis qu'il enveloppe, et qu'il accable ma pensée; il y en a un, et quel est il? que verrait l'esprit, s'il pouvait voir? tout au tour de mon âme sont, vaguement, des âmes inconnues; le monde est plein d'invisibles et impondérables fantômes; leur souffle traverse ma pensée, ténébreusement, et, dans mon âme, je les sens : — je ne puis pas dire qu'il n'y a pas quelque chose sur-naturelle.

Donc, je renonce la méprisable et douloureuse

vie. — Malheur à celui dont l'esprit inoccupé est hanté par la chimère... Voilà mon histoire, Monsieur; vous saurez demain pour quoi je serai mort, et vous le direz, si bon vous semble.

A Monsieur Jules Courtier.

XII

L'ENFER

L'ENFER

Un jour, j'allai voir un homme qui est mon ami et mon conseil, le docteur Daniel D., un médecin de quarante-cinq à quarante-six ans, esprit grave, connu pour ses travaux de philosophie scientifique. Je le trouvai dans son petit salon, tenant un livre.

— Voici, me dit il, un livre un peu dépaysé entre les mains d'un médecin et d'un incrédule. C'est les Pensées de Pascal.

Assis dans un fauteuil bas, son menton appuyé sur une de ses mains, me regardant de ses grands yeux profonds, le docteur Daniel D. parlait sans qu'un pli troublât le calme de son front très large et carré, déjà chauve, et bordé de cheveux noirs; Daniel D. était grand, vigoureux; il avait sa tête forte, son visage tout rasé, et pâle; il ne riait guère : par fois, le considérant, je songeais aux portraits que l'on voit d'Edgar Poë. Le soir approchait; la lumière du dehors frappait en plein sa

tête brune, au fond du salon qui s'assombrissait. Il me dit :

— Ce Pascal m'étonne : je n'ai pas une de ses croyances : mais il m'étonne. Voici, par exemple, le chapitre du Pari que je réfute avec un mot : eh bien, il me trouble.

Je poussai mon ami sur ce sujet, et il reprit :

— Être de la religion, ne pas être de la religion : c'est la question, toute, à Pascal. Philosophiquement, Pascal est sceptique; selon Pascal, la raison ne peut rien établir ; la raison ne peut nous indiquer une vérité; la question religieuse est, rationnellement, insoluble. Pratiquement, il faut pour tant se décider, savoir vers où l'on tend, choisir son chemin. Donc, dans l'incertitude de notre raison, quand il s'agit de vivre, opterons nous pour la religion, ou contre la religion? — Là est le spécial objet du chapitre appelé le Pari.

Et le docteur lut ces lignes :

« Examinons donc ce point, et disons : Dieu « est, ou il n'est pas. Mais de quel côté penche- « rons nous? la raison n'y peut rien déterminer. « Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se « joue un jeu, à l'extrémité de cette distance « infinie, où il arrivera CROIX ou PILE. Que ga- « gerez vous? par raison vous ne pouvez faire ni

« l'un ni l'autre ; par raison vous ne pouvez dé-
« fendre nul des deux ...»

Daniel D. continua, commentant la suite du texte des Pensées : — Que notre intérêt nous avertisse donc. C'est une gageure qui nous est proposée, un pari : quand on ne peut choisir certainement, il faut parier : mais parions sagement, cherchons où va notre intérêt le mieux entendu. Examinons donc ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas... Avez vous parié pour l'existence de Dieu, — si Dieu existe, vous gagnez tout, et, s'il n'existe pas, vous ne perdez rien ; mais, avez vous parié contre, — vous ne perdez encore rien, s'il n'existe pas, et, s'il existe, vous perdez tout. Le choix est donc évident : gagez PILE que Dieu est. Or, comme un Dieu, quel qu'on le conçoive, étant le principe du surnaturel, est le principe des religions, — gagez PILE pour les religions, suivez, jusque la fin, votre parti : le jansénisme ascétique de Pascal est un christianisme rigoureusement logique ; donc, gagez, selon Pascal, pour le Dieu de la Chûte et de la Grâce.

« Un mot ruine ce raisonnement : on parie alors seulement qu'on doute ; les hommes assurément incrédules, ne doutant point, n'ont point à gager. On peut refuser l'alternative du Pari.

Ainsi, tout l'édifice de logique est détruit. — Et, ce pendant, qu'elle est puissante la doctrine de Pascal !.. »

Le docteur Daniel D. parla d'autres choses. Je venais lui lire quelques unes de ces histoires de démonomanie, de possession et de kabbale ; il m'écouta, faisant après chaque récit, des observations particulières. Lors que j'eus fini, et qu'il m'eut dit ses dernières remarques, après un instant de silence, il releva lentement son front, se renversa dans le fauteuil, puis il parla.

— Les histoires de démonomanie, de possession et de kabbale, me dit il, sont devenues invraisemblables. Aujourd'hui, le sur-naturel est loin nous ; la préoccupation du sur-naturel n'est plus dans les esprits, on ne conçoit plus des hommes obsédés par des idées de magie, de sorcellerie, de démonologie ; les sciences occultes n'intéressent plus ; le fantastique a fini son temps ; le sur-naturel s'efface ; on ne croira pas qu'il y ait encore des hommes tourmentés du sur-naturel.

Je fis quelques objections ; il continua :

— Vous connaissez mes opinions, mon jeune

ami ; je causerai donc sans aucune gêne. Vous savez que je suis un athée et un matérialiste ; je ne m'en cache, ni ne m'en glorifie, et je prétends, sur tout avec vous, parler librement, selon ma conscience.

« Le sur-naturel s'oublie : les religions pâlissent ; les théologies disparaissent ; dans l'esprit de l'homme place n'est plus qu'aux idées naturelles. Toute l'histoire de l'humanité peut, en effet, être dite avec deux mots : Magie, Science. De puis qu'il y a des êtres humains, ces deux mots — Magie et Science — peuvent servir à exprimer le développement de l'humanité : l'humanité n'a rien fait que marcher de l'une vers l'autre ; étant partie de la Magie, elle s'est dirigée vers la Science.

« Les premiers animaux qui furent des hommes, considérant le spectacle de la nature éparse tout au tour d'eux, durent être pris d'un immense étonnement craintif : voyant les fleuves couler, les mers se gonfler, les arbres croître, verdir, jaunir et reverdir périodiquement, les tempêtes gronder avec des avalanches et des ténèbres, le soleil naître à l'orient, monter dans l'espace du ciel et redescendre, la nuit obscure et les évolutions des étoiles, et les météores, et les métamorphoses infinies des existences, et

s'y trouvant engloutis, eux, faibles êtres, impuissants à rien changer, ils se demandèrent, n'est ce pas, par quelle cause ces fleuves coulaient, ces mers s'enflaient, pour quoi ces tempêtes, pour quoi le jour, pour quoi la nuit, et pour quoi tous ces phénomènes monstrueux dont les agents n'apparaissaient pas. Eternelle question ; l'esprit humain est tel, que l'explication des choses lui est un besoin : et, jadis comme maintenant, indéfiniment, la même interrogation hante les cervelles des hommes. — Eh bien, à cette interrogation, deux réponses possibles : l'une enseigne que les phénomènes de la nature sont, universellement, produits par des lois fixes, — les rapports nécessaires des choses ; l'autre enseigne qu'ils sont ordonnés par de libres volontés cachées que révèle leur action. La première dans la nature ne découvre que la nature ; la seconde devine sous son voile quelque chose extérieurement, qui commande ; l'une déclare que tout est inévitablement, l'autre que tout est accidentel effet de causes capricieuses : j'appelle Magie toute religion du sur-naturel. — Je dis Magie, non Magisme : un magicien n'est pas un mage.

« L'homme acceptera l'une des deux explications : — pour qu'il accepte la première, il faut qu'il ait observé quelques unes des lois natu-

relles : il conclura que les phénomènes sont mécaniques, lors qu'il aura connu de l'ordonnance en la machine. Mais, pour qui ne sait rien parmi l'infinité des choses, l'autre réponse seule sera intelligible ; l'homme primitif, regardant, étourdi, au travers de l'abîme de l'univers, dans la confusion des apparences, nécessairement a dû penser que toute chose visible était une manifestation, soit d'esprits invisibles très nombreux, soit d'un seul tout puissant invisible esprit, mais, assurément, d'une force mystérieuse, agissant sur la nature, souverainement.

« C'est pour quoi l'homme qui croit des lois certaines essentielles, cherche connaître ces lois, s'en servir, et contraindre la nature naturellement ; au contraire, l'autre veut atteindre, non le phénomène, mais l'agent supra-naturel du phénomène, et, par des prières ou par des conjurations, il attend son désir exaucé de lui, l'agent, la cause, le moteur, l'ordonnateur, le Dieu. Or cela est œuvre de savant, et ceci est œuvre de magicien : ceci est Magie, et cela est Science.

« Donc, les hommes anciens, n'étant pas encore des savants, furent des magiciens. De la magie théorique sort la magie pratique : — croyance aux génies, aux dieux, à la Providence, à la créa-

tion, polythéisme et monothéisme, théurgie et déisme, tout cela, qui confesse quelque chose extérieure à la nature, est de la foi magique; conjurations, exorcismes, évocations, sacrifices, vœux, implorations, tout agenouillement et toute prière est de la pratique magique, voulant qu'un effet naturel descende d'une sur-naturelle cause. Différentes entre soi de leurs figures, toutes les religions et toutes les philosophies théistes ont le même sang dans leurs corps, elles sont de la race. Magie : leur dernier rejeton, vous l'avez nommé : lors que les croyances occultes sont oubliées et que la religion meurt, l'obsession du sur-naturel en l'esprit végète encore, fantôme vague, insubstantielle ombre, extrême incarnation de l'antique Magie expirée. L'obsession du sur-naturel su faux, est le dernier reste de la Magie.

« La Magie fut tout le commencement; les premiers livres de l'humanité sont livres de Magie : les religions sont des magies; les anciens philosophes sont des magiciens dédaigneux de la pratique magique, avides de l'explication magique de l'univers; le christianisme proclame le dogme de la Providence, par qui le sur-naturel est mêlé à tous les instants des phénomènes naturels : ce pendant, les hommes de-

mandent aux simulacres divins la pluie, le beau temps, et le grand nombre des enfants. L'ombre magique enveloppe le monde. Mais, peu à peu, très lentement, ainsi qu'à l'heure où l'aube poind, parmi la vastitude des ténèbres, peu à peu luisit la constance des lois naturelles : l'unité se manifestait parmi les diversités, la fatalité parmi les accidents ; les choses s'illuminaient, la nature blanchissait d'aurore, le principe de la Science surgissait à l'horizon, en les flots de la Magie. Alors, après Agrippa et les savants-magiciens, ce vint Képler et les modernes savants; la Magie chassée du ciel, chassée de la terre, chassée de l'animalité, se réfugiait dans l'intellectuel; dernier débris des doctrines théologiques fut le spiritualisme et le spiritisme, enfant inavoué; mais la Science par tout a poursuivi la Magie : elle est venue, qui a dit : esprit de l'homme, tu n'es qu'une fonction du cerveau ; âme humaine, tu n'es qu'un nom de la vie physiologique. La Science montait dans le ciel, et la splendeur se faisait radieuse, car le soleil levé, tandis que la Magie plongeait vers le nadir, resplendissait, saintement beau, dans le zénith.

« La Magie a disparu, c'est à dire la philosophie religieuse, la doctrine spiritualiste, la croyance au Créateur, la foi à la Providence : la

Science a fait Dieu l'hypothèse inutile. Il n'y a pas de sur-naturel, il n'y a pas de moteur, pas de premier principe, pas de Dieu, il n'y a que l'éternelle nature vivante. La nature est de la vie. Qui a donné le mouvement et la force aux choses ? — la matière, essentiellement, est motile et forte : elle est de la vie. Il n'y a pas de sur-naturel ; je vous dis qu'il n'y a que l'éternelle nature vivante.

« Donc, plus de superstitions, plus de craintes religieuses, plus d'angoisses du sur-naturel ; la croyance au sur-naturel est devenue un fait historique. Plus de la pensée du sur-naturel, plus de ce vieux reste des ignorances primitives ; c'est bien assez, nos misères réelles ; la chimère s'envole ; nous voyons clair devant nous ; le sur-naturel sort de l'esprit des hommes. »

Le docteur Daniel D. ayant achevé ces mots, je répondis, après quelques instants.

— Je ne discute pas vos opinions : ce ne me regarde pas. J'admire votre philosophie naturaliste, et j'ai de la tendresse pour les belles figures des mythologies. Je ne me targue pas de sagesse : science et religions, magisme et magie me sont chères ; j'aimerais Lucrèce et j'aimerais Virgile ; je serais croyant avec le Port-Royal, athéiste avec Büchner, de toutes les religions et

de toutes les philosophies avec notre éternel maître de poésie. — D'ailleurs, permettez que je ne défende point les choses de mes contes. — Mais, dites moi : — par ce que la Magie aurait passé, toute trace de la Magie serait elle effacée dans les âmes ? d'une croyance abolie reste un souvenir... par ce que l'idée du sur-naturel n'existerait plus, croyez vous que l'idée du sur-naturel soit morte, ensevelie et oubliée ? ne connaissez vous personne devant qui elle soit reparue ? vous même, mon cher savant, n'avez vous jamais entrevu l'ombre de la trépassée ? — Votre foi matérialiste et athée n'aurait jamais été tentée ?.. oh ! ce serait seulement un effet de l'hérédité, un débris du vieil homme, une insignifiante faiblesse... mais, n'avez vous jamais connu cette faiblesse ?.. aucune pensée du sur-naturel n'aurait jamais troublé, ne fût ce qu'une seconde, malgré vous, la limpidité calme de votre cerveau ?

— Je vous ai dit, répondit le médecin, que je refusais l'alternative du Pari de Pascal. Je n'ai pas d'incertitude ; je suis assuré en mon athéisme ; je ne doute point ; je ne veux point parier.

— Il y a donc des hommes assurés !.. Les incrédules sont ils sauvés du doute, mieux

que les saints et que les martyrs? le doute n'est il pas l'éternel supplice? Pascal fut un chrétien obsédé du doute; aujourd'hui les athées n'en sont ils pas tourmentés? quelqu'un est il affermi sur la stabilité de sa croyance? les religieux ont gémi par l'angoisse du doute; les esprits forts diront ils que jamais cette pensée ne leur est venue, — si, pour tant, était un Dieu!..

Le docteur se taisait; je repris:

— Il me semble que le doute est l'éternel supplice... les religieux croient une existence de Dieu; les athées croient un néant de Dieu: ils croient pareillement: ils ont leur foi. Mais, à tous, elle leur vient, cette incertitude, — si, pour tant, n'était pas de Dieu, — si, pour tant, était un Dieu! — un néant de Dieu, pour les religieux, — une existence de Dieu, pour les athées, — pareillement, c'est l'invraisemblable songé vrai. C'est la chance monstrueuse de perte: le tonnerre peut tomber en un million de points, dont un est votre tête: donc, une chance d'être touché, contre un million de chances de n'être pas touché, mais une chance. La religion, cela est absurde, cela est faux, cela est impossible; mais si, pour tant, cette absurdité, ce mensonge, cette impossibilité se trouvait être...

Triste méditation, inévitable... Le doute est la vieille plaie, secrète et honteuse, qui ronge éternellement les âmes ; et les âmes religieuses sont atteintes, et les âmes incrédules : il faut bien que l'ulcère héréditaire germe et fleurisse dans tout le sang humain.

— Douter... murmura Daniel D., savoir que l'on possède la vérité, et, ce pendant, douter...

— Douter ; et, ce pendant, prendre parti, car il faut prendre parti. Vous avez pris parti ; vous avez gagé, car il faut gager ; vous qui n'avez pas parié Dieu, vous avez parié non-dieu, car c'est une nécessité absolue, parier : quiconque n'est pas avec moi, est contre moi. O vous, l'esprit assuré, ferme et fort, vous qui avez gagé votre vie, PILE contre le sur-naturel, ô parieur de l'éternité, prenez garde à la suite de la vie : si cette sottise était une monstrueuse réalité, s'il y avait un au-delà terrible de la mort... prenez y garde, et, comme le Wotan, père de Walhall, songez, tout dieu que vous êtes, dans l'angoisse et dans le tremblement.

Le soir était de plus en plus sombre; la chambre s'obscurcissait, insensiblement ; et, dans la demie ombre, je ne voyais plus que le large crâne carré de mon ami, chauve, avec ses deux yeux profondément enfoncés sous leurs sourcils.

Le docteur Daniel D. ne répondait pas. Je lui regardais, admirant : — Ainsi, me disais je, voici un homme qui ne s'écrie pas au mot de faiblesse humaine ; un penseur qui ne refuse pas que la pensée ait des peurs ; un hardi qui m'avouera, peut être, qu'à des jours il a bronché... Cet incrédule éprouvé, cet athée superbe, ce parfait nieur du sur-naturel, et cet assuré songe, en ce moment, si quelques fois une pensée d'inquiètement ne se serait insinuée parmi sa certitude, et si, quelques fois, il n'aurait pas eu, aussi, un trouble de sa confiance, une hésitation, un frissonnement des mensonges sur-naturels...

Comme je réfléchissais ainsi, le médecin releva sa tête, et me dit, lentement, presque à voix basse :

— Vos paroles ont rappelé une scène très ancienne en ma mémoire ; je veux vous la conter ; de vingt ans elle est vieille déjà... Il s'agit, d'un personnage que vous n'avez pas connu, étant trop jeune ; il était un avocat, littérateur-philosophe, qui gagna la gloire, modeste et solide, d'un honnête homme et d'un penseur sérieux.

« L'histoire de sa vie est banale ; c'est sa mort que je veux vous dire ; mais je dois vous parler, d'abord, de sa vie.

« Lors qu'il s'était fait recevoir avocat, sa petite fortune patrimoniale lui suffisait ; il ne plaida pas ; il s'occupait à la littérature, et publia des ouvrages qui eurent quelque succès. Sa vie était rangée. Il avait sa physionomie ouverte, et, avec, quelque sévérité, bonne ; sa tenue était simple, d'une élégance correcte ; dès sa jeunesse, il avait été marqué pour l'air méditatif de ses traits ; il y avait en lui de l'homme du monde, et du rêveur. Plus tard, il se tourna vers la philosophie ; il était libre penseur ; il étudia à l'économie politique ; il tendait à la philanthropie, et ses confrères l'en raillèrent par fois ; mais les railleries étaient anodines, contre sa sincérité. Un jour, on apprit qu'il avait acheté une villa aux environs de Paris ; là il vécut le reste de sa vie ; il se maria, et se donna tout à la littérature, à la philosophie, et à son bonheur ; et cet homme, qui fut irreligieux et fut assuré, eut son incrédulité raisonnée et simple, — ignorait le doute. J'ai connu cet homme, durant les quatre ou cinq dernières années de sa vie ; je débutais ; il était un intime ami de mon père, et j'allais souvent chez lui, en sa villa. Alors, moi dans la fougue de mes jeunes enthousiasmes, lui calme et grave, nous causions : l'impression ne m'est pas effacée de ses

paroles et de sa figure. Au tour de lui, c'était un air de sérénité réconfortant : on respirait la paix, la force, le bonheur : c'était un milieu de bonheur. Sa femme lui avait une adoration presque respectueuse, et elle était aimée. Dans le monde, il était plus qu'estimé, on l'honorait ; sa carrière littéraire n'était pas éclatante, mais elle était belle ; son influence fut grande, et elle fut bonne ; cet homme avait un esprit droit, et sa loyauté lui était une force : les religieux, même, respectaient la sincérité tranquille, inébranlable comme une foi, de son athéisme. A cinquante ans, grisonnant, sa face rayonnante et pleine de santé, avec cette nuance de familiarité engageante que donne l'âge, il recevait dans sa villa quelques uns des personnages les plus considérés du monde littéraire et scientifique ; une belle vie se déroulait ; cet homme était heureux, par ce qu'il eut fortune, estimes, honneurs, amitiés, et le repos, — et, encore, la paix de l'âme. Je le connus beaucoup ; quelques fois, je demeurai avec lui. Je l'ai vu agir et penser, et j'observais ses actions et ses pensées ; je l'ai surpris en ses méditations, interrompu parmi ses rèves, éveillé de son sommeil ; je me suis rencontré à lui, seul, avec ses intimes, dans le monde, en public ; il voulut m'appeler

son médecin, et, de même que son esprit, je sus son organisme. Cet homme fut heureux : la sérénité était de son être, comme un sain parfum. Il mourut d'une maladie de cœur ; mais, se sentant mourir, il se réjouissait de partir avant l'âge des infirmités, entre sa femme et ses amis, voyant couler des larmes sincères ; et, paisible, il attendait l'heure d'entrer en l'anéantissement : cet homme, — absolument irreligieux, absolument tranquille, — n'avait pas pu PARIER, n'ayant jamais douté.

« C'est cet homme que j'ai vu mourir... j'étais jeune homme... voilà vingt ans passés... je vis s'en aller le grand athée.

« Sa mort fut douce. Il était couché, pâle, point triste, dans le large lit bas, au milieu de la chambre ; les rideaux, à demi tirés, laissaient pénétrer, atténuée, la lumière de l'été : non une chambre de mort, une chambre de repos. Son testament était achevé ; ses amis s'étaient assemblés dans une salle voisine ; un grand silence, point lugubre, solennel, s'étendait ; la mort approchait, lentement ; oui, il la voyait, sans une crainte, — je l'affirme : des chrétiens qui étaient là, nul n'osa nommer Dieu à ce mourant. Mon maître, son vieux médecin et son vieil ami, assistait à son côté : je me tenais à droite, un

peu éloigné, le considérant. Il n'avait pas perdu sa conscience ; mais ses forces faiblissaient ; ses yeux s'éteignaient; sa tête glissa doucement sur l'oreiller vers la droite. »

Le docteur Daniel D. parlait très gravement ; son regard était baissé. Il se tut. A ce moment, l'obscurité était presque complète; un domestique entra, apportant une lampe qu'il posa sur une table, et sortit. Le docteur se leva, et se vint appuyer contre le marbre de la cheminée, rêvant. Puis, il dressa son pâle front carré, et il me dit :

— C'est chose étrange, comme ce vieux souvenir a frappé mon esprit... On dirait un songe, que le réveil n'aurait pas dissipé... un songe, que, durant vingt ans, j'ai quelques fois resongé.

« A l'instant où sur l'oreiller sa tête glissait doucement, je vis ses yeux éteints s'ouvrir; ses mains eurent une très faible crispation, et, tandis que sa figure penchait vers les draps, ses yeux, que j'avais vu s'ouvrir, blanchirent : ils regardaient, fixement, en face... je m'étais avancé de deux pas, et j'étais devant lui, incliné, mon visage épiant le sien... je vis ses lèvres remuer; une verdâtre teinte passa sur sa peau, et je crus entendre, dans sa bouche, un mot... mais je ne suis pas sûr de l'avoir entendu.... Ses lèvres

étaient restées ouvertes, ses yeux béants et blancs; il mourut.

— Et ce mot?..

Le docteur Daniel D. me répondit très bas :

— Je crois que ce fut — l'enfer.

Et, comme je demeurais dans le silence du salon mi obscur, le docteur Daniel D., qui se tenait debout, appuyé contre la cheminée, brusquement posa ses deux coudes sur le marbre et prit ses tempes entre ses mains; la lumière de la lampe était réfléchie dans la glace, en face de lui, de sorte que je voyais très bien, sur sa large figure, la blêmeur de ses traits altérés. Alors, à demie voix, sans éclats, sourdement, par saccades et violemment, presque farouche, il murmurait :

— L'enfer ! l'enfer! peut être que ce fut l'enfer; il eut, peut être, la crainte de l'enfer...

« Un jour, — j'avais vingt-cinq ans, — une femme m'avait abandonné; je voulus mourir; la nuit, dans mon lit désolé, je rêvais à mon suicide; et, comme j'y rêvais, j'eus, soudainement, cette pensée là...

« L'enfer !.. ô le mystique séjour au suppli-

cîment des âmes, la mystérieuse Géhenne, l'effrayante infinité des Douleurs! ce rêve de la Souffrance! le Monstrueux, l'Impossible, et l'Inimaginable faits Réalité!.. si c'était lui qui tournait !..

« Car j'ai parié; il faut parier, dit Pascal; eh! oui, il a fallu parier CROIX pour un Dieu, PILE pour pas de Dieu; CROIX pour l'éternité d'enfer, et PILE pour l'anéantissement; il a fallu prendre parti, fallu se décider, choisir, voter, s'engager, s'enrôler: je vous dis, moi, qu'il faut parier : — Magie ou Science; Dieu ou Nature; Eternité ou Néant... rien ou l'enfer...

« Est absurde un Dieu, absurde un sur-naturel, absurde toute magie et toute religion, et ceci, sur tout, est absurde, l'enfer : or si l'absurde était le vrai! des gens ont dit : Credo quia absurdum. Pile ou croix! le million de chances pour PILE; mais si, ce pendant, tournait CROIX! alors, l'enfer : cette millionnième chance amène Dieu, et l'enfer. L'Impossible serait.

« Oui, toutes les craintes sont effacées; les religions sont mortes; la raison triomphe, la science resplendit; pas d'illusion, pas d'erreur : j'ai, devant moi, présente, réelle, j'ai, distinctement, clairement, certainement, la vérité; je l'ai, entre mes mains; moi, je l'ai faite; elle est

de moi ; sûr de ma force, j'ai violé l'antique Nature, et je l'ai tenue, nue, oui, dans mon étreinte ; je suis maître de l'univers... Et quelque chose de la Magie demeure. Un débris des croyances mortes. Un rejeton des sur-naturelles obsessions végétantes dans l'âme. Quelque chose des peurs magiques... L'idée, qui troubla sa fin au grand athée, d'une existence après la vie, et d'une damnation. — Car point n'est d'incrédule si ferme, qui n'ait à trembler, songeant de ceci : avec un million de chances de gain, j'ai parié PILE contre un Dieu ; mais il y a la millionnième chance de perte, une chance, CROIX, — avec l'enfer. »

...Ayant passé sa main sur son front chauve, le docteur se redressa, et, d'une voix calmée, il me dit, hochant sa tête :

— Pauvres enfants des hommes, héritiers de deux cents générations religieuses, assurez vous sur vos scientifiques certitudes... Comme l'anémie, l'alcoolisme et la folie, héréditairement, l'idée qui nous tient, tristes fils d'Adam, si tôt ne nous lâchera pas.

A Monsieur Agénor Boissier.

XIII

L'APOSTOLAT

L'APOSTOLAT

Fin d'avril; les prairies humides reflétaient le brillant de l'air; le dos des côtes se verdissait ; au long des fraîches cours normandes, les pommiers blancs de fleurs, les luzernes, les trèfles rouges montaient; parmi les champs il y avait des vibrations confusément joyeuses; et les herbes sentaient bon; les troupeaux épars des vaches erraient, lentement, silencieux; des petits paysans jouaient sur la route.

Dans la gare, la mère Arnaud regardait à son fils qui s'en allait, — le Révérend Père Dominicain Jean Arnaud qui, sortant des lointains séminaires, s'en allait à Paris pour prêcher son premier prêche.

Quatre heures sonnèrent; le soleil déclinant était plus tiède; la mère Arnaud vaguement considérait le wagon où apparaissait la pâle et noire longue tête, mélancoliquement âpre, aux grands yeux, de son jeune unique fils très aimé,

parmi le clair tout étincelant du ciel printanier.

Jean Arnaud songeait du premier prêche qu'il allait prêcher, et de l'apostolat.

Et, pendant que le train l'emportait hors les bonnes terres normandes, vers Paris, — pendant que les paysages enluminés défilaient sous ses yeux qui ne voyaient pas, — immobile dans les plis noirs du manteau dominicain, il songeait des années passées...

Il revit les années de lycée, à Paris : ses parents l'avaient voulu savant, et, les bons paysans normands qu'avait enrichis le rude métier de la culture, ils l'avaient envoyé, le trouvant solide et intelligent, dans l'isolement des études parisiennes. On disait de lui : aussi fort en gymnastique qu'en thème; et on pensait pour lui à l'Ecole Normale. Et, comme tard il s'était formé jeune homme, jusque seize ans il était demeuré le grand garçon très simple, travailleur, droit et religieux.

Puis, les seize ans, l'éveil viril ; et les pensées nouvelles, les méditations dont il se stupéfiait; l'ébranlement secret des anciennes croyances;

les invasions de nouveautés, et le trouble des vieilles choses ; l'obscur heurtement de deux génies ; et de la sourde, lente, ténébreuse lutte il ne s'expliquait pas ; il ne se comprenait pas ; comme un dormeur qui vient de s'éveiller, il y voyait mal, et ses yeux papillotaient.

Un autre changement était aussi en lui : son corps se virilisait. Son enfance avait été absolument chaste ; dans cet épanouissement de belle santé et de travail régulier, un moment n'avait pas été d'une impure pensée ; au tour de lui, le vice grouillait, parmi les collégiens blêmes ; il ne l'avait pas atteint ; et on lui respectait pour son travail, sa tenue, son innocence simple, et, encore pour la force de ses poignets. Aussi, à seize ans, fut il surpris par le développement ; son humeur fut altérée ; il se sentait de vagues désirs ; il apercevait qu'il n'était plus le même ; il suivait, avec un étonnement furtif, les progrès de la croissance ; des idées étranges de deux l'assaillaient ; mais il n'osait se confier à personne, et rien ne l'instruisait ; seulement, il devinait qu'une chose nouvelle s'offrait à lui, indistincte et monstrueuse, contraire à cette ancienne chose, très confusément comprise, la chasteté.

Ainsi, ce double éveil de l'esprit et de la chair, peu à peu, faisait vaguement se dresser, en sa

pensée, ces idées de l'incrédulité et de la volupté, de la foi et de la chasteté. Et, inquiet, il s'adressait à Dieu : croyant et pur, il se donnait plus ardemment à la religion ; et le souffle évangélique, dès lors, commençait effleurer cette âme que troublait l'élèvement de quelque chose nouvelle et mystérieuse.

. . . .

Oh ! le jour,— à seize ans,— où il avait vu !.. Un jeudi, oui, le jour de promenade, — c'était un après-midi de février, — les lycéens, deux à deux sous la conduite du maître d'études, revenaient du parc Monceau, causant entre soi : comme, avec eux, il suivait une avenue, — un coupé passa, au petit trot ; il regarda : les glaces étaient levées ; mais, par ses bons yeux, il vit très bien à l'intérieur... Un homme et une femme... elle, renversée ; lui, sa tête inclinée sur la tête d'elle, soutenant la taille d'elle dans ses bras... il les vit, l'homme et la femme, qui s'enlaçaient...et,tout près la poitrine de l'homme, la gorge de la femme, haletante sous son corsage entrouvert, à demi nue, blanche, étrangement, arrondie, effroyablement... tandis que lui, respirant d'elle le souffle, d'elle pressant le corps, contemplait ses yeux... — Jean Arnaud avait vu cela. Et, dans les rues de Paris, au rang des

collégiens, il marchait, sans pensée, sentant en son cerveau des folies, et en son corps des mouvements inconnus et bizarres, et des frissonnements avec une sorte de troublante jouissance, mauvaise...

Or, le soir de ce jour là, en la salle d'études éclairée par les lampes, au milieu des camarades affairés ou paresseux, dans l'atmosphère chaude et morne des dictionnaires et des penseurs, quel songe, ô Dieu! il avait songé! il avait compris les deux nouveautés qui s'étaient dans son esprit levées; il avait reconnu, clairement, les deux jusque ce jour obscures, les deux dont les livres lui avaient parlé, il reconnaissait les deux concupiscences, la charnelle concupiscence et la spirituelle, l'impureté et l'incrédulité; et les deux ennemies s'étaient découvertes à lui. Deux chemins lui apparaissaient, distinctement, comme s'ils eussent été matériels, là, devant son pied, manifestes devant sa vie : l'indépendance, spirituelle et charnelle, le doute et le plaisir, doux et aisé chemin à la vie terrestre; le sacrifice, le spirituel et charnel sacrifice, soumission de l'esprit, soumission des sens, mortification, baillonnement, violence contre soi, la voie religieuse. — L'innocent de seize années, l'ignorant, le libre de soucis, le simple et le

naïf, et le pur, maintenant il voyait, dans l'abîme des choses, soudainement, l'épouvantable question se dresser, l'inévitable; et il demeurait hagard, pris de vertige, sur le banc de bois, parmi les camarades qui traduisaient du Cicéron, ou lisaient des romans en cachette.

Les Pensées de Pascal, son livre favori de raisonnement et de mysticisme, était près lui ; il l'ouvrit, et lut...

Et Jean Arnaud répéta, par la voix de son âme, les inoubliées lignes qu'alors il avait lues...

« Il y en a bien qui voient qu'il n'y a pas « d'autres ennemis de l'homme que la concu- « piscence qui le détourne de Dieu, et non pas « Dieu, ni d'autre bien que Dieu, et non pas la « terre grasse. Ceux qui croient que le bien de « l'homme est en la chair, et le mal en ce qui « les détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en « soûlent et qu'ils y meurent. Mais que ceux « qui cherchent Dieu de tout leur cœur, et qui « n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, « qui n'ont de désir que pour le posséder et « d'ennemis que ceux qui les en détournent, « qui s'affligent de se voir environnés et dominés « de tels ennemis ; qu'ils se consolent, je leur « annonce une heureuse nouvelle : il y a un

« libérateur pour eux, je le leur ferai voir, je « leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux : je « ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir « qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des « ennemis, et qu'il en est venu un pour délivrer « des iniquités, mais non des ennemis. »

Donc, il avait tout au tour de soi regardé; et il vit ces jeunes hommes, qui seraient des hommes, et étaient des hommes; il ne distingua plus chacun, il n'aperçut que le groupe de ces êtres humains qui vivaient çà et là; et il crut voir le monde, l'esclave du vice, la proie des concupiscences, le misérable végétant de la chair et du doute; et il eut une immense commisération; il eut une compassion sans bornes ; la pitié du crucifié : condamné à racheter, perdu à sauver, chûté à relever, — œuvre suprême de l'universel et éternel salut. Je leur annoncerai une heureuse nouvelle... Et, illuminé des splendeurs de la vocation, il redisait, mentalement : Seigneur, vous voulez de moi; vous m'enseignez... Soit! — mon Dieu.

. . . .

Sa résolution s'était affirmée, dans son cœur, secrètement, en un silence de sanctuaire respecté, — tandis que son esprit et son corps étaient d'un homme.

Son esprit embrassait les choses maintenant : alors, il connut les littératures, puis les philosophies et les sciences, jusque Spencer et Hæckel ; et toute cette philosophie raisonneuse, sceptique, irreligieuse, et, en somme, athée,il y étudiait, la comprenant, sans que la fermeté de sa foi en fût ébranlée. La foi était en son esprit l'édifice sublime, et tout le reste humble appendice, ou monument d'illusion : il vivait dans le domaine serein de la foi, observant au dehors les enseignes des philosophies incrédules ; et, parmi ce tourbillon de libre examen qui l'environnait, ceci seul était stable et précieux à son âme, le dogme.

Aussi résolument que le sacrifice de la pensée, il accomplissait le sacrifice de la chair, puis que le double sacrifice était une absolue condition à la mission sacerdotale. Un mot terrible le hantait : un seul souvenir impur, avait dit Saint-Cyran, peut à jamais troubler une vocation. Et il se soumit à la loi ; plein de santé et de force, il brisa en soi tout charnel effort ; il se plia sous la règle chrétienne de virginité.

Il prononça les deux renoncements. Ainsi, peu à peu, il établit en son être l'enthousiasme mystique et l'enthousiasme apostolique, décisivement. Il n'avait qu'une occupation, son

salut, et l'insistance de cette pensée agissait sur son cerveau, même seule, déjà. Or, aussi il demeurait chaste : jeune homme au large front, aux noirs cheveux, aux fortes lèvres, aux muscles puissants, aux nerfs violents, à la voix chaude, à la belle poitrine vibrante, au sang ardent, — oui, tel il était, — pris entier par un travail moral, il s'était fait maître de soi, et, ne voulant pas connaître les sensuelles voluptés, ne les connaissait pas. Que devenait donc cette sève de brûlante jeunesse, la puissance de reproduction, l'instinct charnel, la chaleur du sang, la violence des nerfs, cette surabondante vie créée, diaboliquement, pour s'épancher en des baisers? — La volonté les combattait, les domptait, les enchaînait, les brisait, les émiettait ; alors, interrompues au cours de leur naturel fonctionnement, toutes ses forces se pervertissaient dans son corps ; il fallait bien qu'elles fussent altérées, et, ne pouvant être annihilées, qu'elles s'égarassent, et que la marche de cette machine humaine déviât, — et que l'œuvre du démon devînt ton œuvre, Dieu ! — Ainsi, ce flux d'animalité comprimée bouillonnait, fiévreusement, et cherchait, comme désespérément, quoi être, où se résoudre. Mais, à ce moment, l'idée religieuse emplissait le cerveau ;

le cerveau en vivait une vie intense et exagérée, et, peu à peu, il absorbait les forces de l'organisme. Alors, insensiblement, il attira à soi la sève de jeunesse inemployée ; elle, par les nerfs, afflua ; la vie, qui se devait dépenser aux muscles, se concentrait au cerveau ; la vie musculaire se faisait vie cérébrale, la passion charnelle, spirituelle passionnément ; de sorte que l'idée religieuse avait exalté les fonctions du cerveau ; que le cerveau avait accaparé la vie organique inutilisée, et qu'à son tour les flux de vie cérébrale, qui s'exhalaient de la chasteté inviolée, excitaient, attisaient, enfièvraient l'ardeur religieuse. Ainsi se développaient, extraordinairement, les organes de la pensée ; ainsi, dégénéraient, — par la Grâce, — les forces animales en mysticités. — La religion, là aboutirent donc toutes les forces : la force de l'esprit, entière captée, la force des sens, corrompue et devenue force mentale, l'amoureuse ardeur absolument châtrée, la faculté génératrice maudite et condamnée à une stérilité, toute la vie devenue fièvre et précipitée en les lobules de la pensée, s'absorbait à ceci, — la religion, Dieu ! et au lieu de toutes ces choses, plaisirs, rires, pleurs, ivresses, souffrances, jouissances, longs baisers, embrassements,

violents accouplements, au lieu de ces choses, songeries d'amour, rêves des soirs, charmes des visions vagues, des mains pressées, des causeries, des mots à voix basse, et des pâmoisons de la chair, au lieu des cris, et des fureurs des sens, et de l'esprit, et de la victoire des nerfs, du sang, des muscles, du triomphe des désirs, et des colères, et de l'aimer, et de l'enfer, — au lieu de tout cela qui n'était pas et ne devait pas être, c'était, dissimulée par l'apparence calme de la figure, une croissance tout interne d'ardeur, d'exaltation religieuse, œuvre des forces combinées de son esprit et de sa chair, unique et monstrueuse fonction de ce puissant organisme, perverti par Jésus-Christ.

. . . .

Et la révélation de l'apostolat.

Il avait, un jour, à vingt ans, déclaré sa volonté d'être prêtre, et sa résolution, froidement tenace, demeurait victorieuse : au sortir de l'antique lycée, il était entré en le séminaire. Autres fois, un regard sur les camarades qui l'environnaient lui avait donné une intuition de l'apostolat ; il reconquit elle en des contemplations du monde. — Car, à la fin de ses études, peu à peu, aux jours de liberté, il commença de longues promenades solitaires dans

Paris ; et, après une année de séminariat, dès qu'aux premières vacances les portes lui furent ouvertes, il reprit ses promenades vagues ; comme jadis en son uniforme de collégien, alors en sa robe de prêtre, simple et assuré, toujours fort et grand, très grave, apâli, il marchait, seul, au milieu de Paris, traversant la foule ; sans se hâter, regardant autour de soi par les yeux d'un voyant. Tour à tour dans les aristocratiques quartiers, dans les quartiers affairés du centre où il se mêlait aux cohues, dans les rues isolées et les rues populeuses, et dans les faubourgs où les gamins le considéraient avec des moqueries à distance ; dans les retraits crapuleux, les boueux carrefours où des filles en haillons jetaient à la force de ses muscles des impudiques yeux, dans les ruelles où les gens qui l'épiaient hésitaient à le suivre par crainte ou par honte, — il allait, calme, tranquille, aspirant le souffle intense de cette foule, cherchant le secret de cette vie moderne que le lycée lui avait cachée, et que le séminaire lui cachait, il allait, promenant sa robe sacerdotale sur la ville ignominieuse, parmi les vices et les fièvres, paisible, sans s'arrêter, tout droit, ainsi qu'un somnambule.

Et le soir où ses supérieurs, informés et

inquiets, l'interrogèrent; où, devant son directeur, il parut, pâle jeune prêtre ; où, debout, dans la lumière d'une fenêtre, en face du vieillard qui, lui regardant, semblait deviner toutes choses profondes en son âme, il parla, humble et certain croyant... Oui, son salut propre était peu, mais le salut des autres : comme aux apôtres, comme au Maître, le salut des foules lui était obsédant. O fièvre née des pensées, des désirs, du bouillonnement des puissances ; fièvre allumée au triple brasier de l'esprit, du cœur et de la chair, qui, maintenant, les dévorait !.. Ainsi, la sacrée surexcitation à ce point était exaspérée, que sa religieuse passion embrassait l'entière humanité ; la notion des individus avait été de son âme effacée ; de même que très jadis, considérant les jeunes hommes dans la salle d'études du soir, il n'avait plus perçu que le groupe des êtres humains qui se mouvaient au près de lui, — ainsi, maintenant, il ne voyait plus, du monde, que la généralité de l'humaine espèce, chrétiens et païens, saints et damnés ; peu à peu, les communs sentiments s'étaient engloutis dans l'abîme de cette vaste sensation ; les particulières affections avaient sombré dans le grand amour de l'homme ; et, si le Christ aimait encore sa mère et son disciple, lui,

l'Apôtre, il n'avait plus au cœur que l'amour infini et indistinct où Dieu et l'Humanité se mêlent en Jésus; il tressaillait de pitié et de tendresse, non plus pour tel misérable, mais pour cette illimitée multitude, l'homme pécheur épars autour de lui; sa pensée et son désir embrassaient l'univers; son âme pleurait sur des maux et riait sur des joies indéfinies; et sa puissance de jouissance et de souffrance s'exaltait pour l'immensité du monde : dédaignant l'œuvre de son salut, sachant que qui sauve les autres sauve soi, tout à la charité, il n'avait plus, devant l'œil halluciné de son rêve, que la folie de l'universelle rédemption. — C'est pour quoi, ayant connu, sans les sentir, les deux concupiscences, il avait connu, sans s'y mêler, le monde où les deux régnaient; et, quand il allait, rêveur, dans les rues fumeuses de Paris, il comptait les pierres du chemin qu'il voulait marcher, il mesurait les bornes de l'empire qu'il allait conquérir, il fixait l'emplacement du palais de vérité et de lumière qu'il devait édifier : sur l'humanité grouillante il jetait le regard d'Hannibal, à la veille de Cannes, sur le camp italien. Ainsi, au milieu des hommes et des femmes, parmi le tourbillon athée, dans le gouffre des sensualités, sentant les bouffées de

l'impiété et de la luxure monter au tour de son rocher, il se disait, contemplant la vague multitude, y pénétrant, et par la force de la charité, souffrant, lui même, l'essence de ses joies et de ses maux, il se disait, planant indistinctement sur ces pitoyables âmes, que la grâce du Dieu-Homme les lui donnerait.

. . . .

Plus tard, le noviciat...

L'ombre des quatre années, en Espagne, de la vie studieuse et de la vie contemplative, des austères pratiques de jeûne, de prière, d'extase, de travail, — et la monotonie, sacrée, des apostoliques préparations...

La confusion, saintement vague, des jours mélancoliques...

. . . . , ...

Donc, il entrait en le combat : ô joie, ô épouvante de l'évangélique mission ! le terrible et sublime jour allait se lever... le temps était venu à l'œuvre de la charité ; les barrières apostoliques grandes s'ouvraient ; il partait en le monde, prêcher au milieu des hommes... Oh ! marcher, armé de la parole, par les villes de la terre ; semer dans les foules le nom du Dieu vivant ; labourer du fort sillon ces âmes incultes ; illuminer des chaudes splendeurs fécondantes

ces voûtes de ténèbres... Oh ! plein de l'Esprit, parler aux masses, et lancer en les multitudes, comme un jet de vapeur, l'invisible onde de sa pensée... dire le maître de la Croix, le mystère de la Foi, la joie de la Révélation ; et, dans le filet de la parole, pêcher, comme Pierre et Paul, pêle mêle, le tas des hommes... Oh ! qu'alors était douce la peine, la souffrance, et le martyre, et la mort ! martyre béni, riche souffrance, peine transfigurée au rayonnement de la Charité ! ô mamelle des Saluts, mystique fontaine des Grâces, inépuisable pis des Fertilisations, Apostolat très saint : je prêcherai la gloire du Seigneur, j'annoncerai la Nouvelle, et j'évangéliserai les nations ; Il prendra Ses élus par Sa main, et Son souffle sera sur eux.

Jean Arnaud prêcha son premier prêche... et, ardemment haute, sa voix avait enthousiasmé les âmes ; la foule avait baissé son front, quelques uns courbé leurs genoux, prosternés sous le signe de croix splendide, énorme, radieux et sur-naturel de l'Apôtre.

Jean Arnaud avait prêché son premier prêche ; et, descendu de la chaire, parmi le communial

silence des fidèles, il s'était, sur les dalles, dans l'ombre de l'église, agenouillé, son front appuyé au mur froid, immobile... et il était demeuré là, comme s'il sommeillait d'un mystérieux sommeil... et, quand les gens, s'approchant à lui, l'avaient touché, point il n'avait répondu ; son regard était vague ; ses lèvres entrouvertes ; ses mains débiles : on l'emporta.

Des maux de tête le prirent, violents; il eut des frissons ; des bouffées de chaleur montaient à son visage ; il ne parlait pas ; il avait comme perdu sa pensée ; la fièvre crût ; tôt furent quelques nausées. Le médecin le fit mettre au lit.

Il resta, huit journées, couché dans la cellule aux murs blancs et nus, sur le petit lit de fer que surmontait un grand crucifix noir. Il avait eu le délire, puis des convulsions ; peu à peu le délire était tombé ; maintenant c'était un affaissement, une apathique somnolence.

Dans la journée, une vieille femme se présenta, qui se dit Madame Arnaud. On la conduisit au près de son fils ; Jean Arnaud était étendu, sans mouvement et sans connaissance, sur le lit : les membres étaient raides ; la tête, projetée en arrière : les veines du cou, convulsées, ressemblaient à de gros cordons bleuâtres; la face, livide, avait des taches sombres ; les yeux, con-

tracturés, étaient deux trous d'un noir mat dans la rougeur violacée des conjonctives ; les paupières inférieures tombaient, bleuies ; les lèvres étaient écartées par le rictus des muscles des joues ; entre les dents serrées un mucus écumeux suintait ; et tout le corps gisait dans un engourdissement rigide, que troublait seulement, de plus en plus faible, le lent et inégal ronflement de la respiration. A ce moment, le médecin entra, avec le père provincial ; il prit un bras du malade ; le pouls, ralenti et rapetissé, était imperceptible ; les extrémités se glaçaient ; la paralysie gagnait la région du cœur.

Il était quatre heures ; au dehors, derrière la croisée, on voyait, au travers des branchages de la cour, briller le chaud soleil d'été dans une atmosphère très pure ; quelques pigeons parurent ; des moineaux voletaient, et se poursuivaient, sifflant... La mère Arnaud, immobile et muette, eut, confusément, la sensation de la bonne campagne où son Jean aurait pu être si tranquille, et si plein de belle et joyeuse santé ; et, comme ses yeux erraient en la chambre autour du moribond, ils virent le grand Christ noir crucifié qui pendait sur la tête de son enfant.

TABLE

IMPRIMÉ

PAR LOUIS BOYER

ET

PUBLIÉ PAR LÉON VANIER

LE 10 FÉVRIER 1886.